

DE LA MICROPHYSIQUE DU POUVOIR A L'ETHNOGRAPHIE COOPERATIVE :

ITINERAIRES D'UN PRAGMATISTE

Daniel Cefaï

(Postface à Isaac Joseph, *L'Athlète moral et l'enquêteur modeste*, D. Cefaï (ed.), Paris, Économica, 2007, collection « Études sociologiques »)

« Les mots, il faudrait les faire bouillir longtemps avant d'en faire des chapelets » (Fernand Deligny)

Le recueil d'articles ici proposé rassemble une partie de l'œuvre publiée d'Isaac Joseph, éparse dans des revues et des ouvrages pas toujours accessibles, parfois dans des brochures de littérature grise aujourd'hui introuvables. Nous avons dû nous résoudre à faire un choix, laissant de côté des textes pourtant cruciaux, comme « Les dispositifs de normalisation de la famille », superbes, comme « La mer intérieure », ou comme les écrits autour de Fernand Deligny, qui devraient être repris dans un autre projet éditorial. Mais nous espérons donner un juste panorama de la hauteur de vue, de l'originalité et de la diversité de ce philosophe et sociologue inclassable, aux multiples talents descriptifs et analytiques. Le projet éditorial, après maints tâtonnements, s'est arrêté autour d'une double perspective.

Il a d'abord voulu livrer au lecteur une aventure intellectuelle, l'amener à replonger dans la biographie d'un auteur, mais aussi à relire dans sa perspective, cohérente et diffractée en beaucoup de facettes, une tranche d'histoire des sciences sociales des trente dernières années. Il y verra ressurgir, *statu nascendi*, des thématiques aujourd'hui prises pour allant de soi, mais longtemps ignorées ou contestées : Chicago dans ses variantes écologique et interactionniste, la figure du migrant et le souci de l'ethnicité, l'espace public comme lieu d'accessibilité et de circulation, l'acteur exposé à la multiplicité et à la vulnérabilité de ses engagements, les formes de distribution de l'intelligence et de coopération des activités. Il y verra, dans les derniers textes, l'imagination pragmatiste à l'œuvre dans une réflexion sur le statut de l'enquête en régime démocratique, sur la possibilité d'une ethnographie coopérative qui associe experts et citoyens, sur l'expérience de l'induction morale, de l'individualisme et du pluralisme comme modes de vie politiques. Isaac Joseph s'est « placé » tout au long de sa vie dans des conjonctures intellectuelles qui, de la microphysique du pouvoir de sa jeunesse, à la redécouverte du pragmatisme des derniers temps, en passant par la réflexion sur la publicité, l'enquête sur les civilités, l'ethnographie de la communication ou l'écologie des activités, ont toujours été novatrices.

L'autre point important était de montrer comment ce travail de la pensée, loin d'être gratuit, jeu de l'esprit, exercice académique ou narcissisme littéraire, était chevillé à une activité d'enquête et de réflexion proprement civique et politique. Faire paraître le site écologique de ces idées. Laisser entrevoir les ancrages institutionnels d'où l'auteur écrivait, le sens du service public qui l'animait et les inquiétudes qui le prenaient face à l'actualité. Nous reprenons comme titre de cette introduction un fil directeur, les « itinéraires d'un pragmatiste », qui a également donné son titre au livre d'hommages qui paraît en parallèle à celui-ci¹. La passion philosophique d'Isaac Joseph pour le pragmatisme ces dernières années entrait en résonance avec une conviction scientifique et politique, mais elle condensait aussi une façon d'être, une manière de voir, de faire les choses, et de se projeter dans le monde. Ses derniers textes, dont « L'Athlète moral et l'enquêteur modeste », avancent des propositions fortes en matière d'enquête sociologique et d'action publique. Pour qui le connaissait, elles valent plus. Elles résument une ligne existentielle. Elles ont force de testament intellectuel.

Donnons quelques éléments de présentation des huit rubriques autour desquelles nous avons ordonné ces textes, afin d'en mieux faire sentir l'enjeu, en les éclairant par les expériences de l'auteur et en les reliant au reste de son œuvre. Ces huit rubriques s'inscrivent d'une certaine façon dans le déroulement chronologique d'une genèse – elles en suivent plus ou moins les phases qui, pour autant, ne s'annulaient pas, une fois engagée la phase suivante. Il faisait longtemps bouillir et rebouillir les mots, et passait son temps à démonter et à remonter les chapelets qu'ils composaient. De là cet art de la fugue, où les thèmes se transforment sans disparaître, changent de clef et de voix, supportent des altérations et entrent dans la composition de nouvelles lignes mélodiques. Et le caractère de reprise obsessionnelle de certains leitmotivs, qui sont la signature d'un auteur.

Penser en « passant »

Isaac Joseph était un passant et un passeur. Il aimait se promener dans des paysages intellectuels qui ne lui étaient pas familiers, chiner des auteurs inconnus, déambuler parmi des œuvres oubliées. Il a donné accès à certains travaux nord-américains à travers son effort de traduction – travail ingrat, pourtant indispensable à la fécondation de nouvelles perspectives, réinvention parfois de certaines œuvres, au prix de petits aménagements, détournements et malentendus créateurs. Il n'avait pas l'esprit positif de l'historien de la pensée : il ne s'intéressait aux textes que parce qu'ils étaient bons à penser, les prélevait dans leur monde de production original pour les

1. Cefai D., Saturno C., dir., *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*, Paris, Economica, 2006.

enchâsser dans de nouveaux contextes et les lancer dans de nouvelles carrières de réception. De façon analogue aux publics qui arrachent les individus à leurs ports d'attache et les transplantent dans des réseaux inédits d'interactions et de conversations, les textes, aussi, forment des publics quand, s'ordonnant en de nouvelles configurations, ils se mettent à bruiter collectivement. Quand dits dans une autre langue, ils se lient de façon incongrue à d'autres textes, entrent dans de nouveaux agencements de pratiques, se mesurent à de nouvelles expériences et éclairent de nouveaux événements. IJ était un maître dans l'art d'ordonner ces environnements intellectuels. Il visait à changer la carte de nos convictions en suivant le précepte de G. Canguilhem : « faire varier les concepts dans différents champs, les exporter et envisager leurs aires de significations ». C'est ainsi qu'il a acclimaté en France, en compagnie d'Yves Grafmeyer, *L'École de Chicago*, en un recueil devenu classique, réédité de multiples fois, étudié dans tous les départements de sociologie². Et qu'il a, par la suite, avec la complicité de Jérôme Lindon, livré aux Éditions de Minuit *Explorer la ville* d'Ulf Hannerz, ouvrage majeur, indiqué par J. Gutwirth, dont la réception a bouleversé le traitement de la ville par les sciences sociales en France³. Plus tard, le tour est venu d'Engager la conversation de John Gumperz, qui initiait le lecteur francophone, curieux de pragmatique des actes discursifs, à l'ethnographie de la communication⁴. Et il a, enfin, donné une version du monumental *Frame Analysis* de Goffman, contribuant à dévoiler la dernière phase de cet auteur, dont la lecture se limite souvent en France à *La mise en scène de la vie quotidienne*, *Asiles* et *Stigmate*⁵. Mais la traduction n'était pas pour IJ un office de gentil herméneute. Il associait la figure du « traducteur » à celle du « traître »⁶ – tradurre e tradire – qui squatte l'intervalle entre « territoires symboliques », hante les « zones de contact », jongle avec les « jeux de langage », et invente un événement de communication à la place d'un autre. Le traducteur est un ethnographe à double face. Il est un maître en double langage, tendu entre les postures du « sourcier », fidèle à la lettre originale, et du « cibliste », soucieux de la compréhension du public. Il navigue au cœur des interférences entre contextes d'écriture et de lecture. Il devine un air de famille entre situations vécues dans l'une et l'autre langue, plutôt qu'il ne convertit le lexique de l'une en l'autre. Il les ajointe, ménage des points de passage, propose un arc de

2. Joseph I., Grafmeyer Y., dir., *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, première édition, Grenoble, Champ urbain, 1979.

3. Hannerz U., *Explorer la ville. Éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Minuit, 1983.

4. Gumperz J., *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Minuit, 1989 – co-traduction avec M. Darteville et M. Gilbert.

5. Goffman E., *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991 – co-traduction avec M. Darteville et Pascale Joseph. Il se gardait « pour la retraite » *Behavior in Public Places*, qui paraîtra chez Économica, dans la collection « Études sociologiques », en 2007.

6. Joseph I., *Le passant considérable (PC)*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984, p. 112.

liaisons. Il dément la conviction structuraliste de la langue-système et engage sa responsabilité dans chacun de ces événements qu'on appelle des « trouvailles » de traducteur⁷.

Passer et passant. IJ était dans ses déambulations intellectuelles comme dans ses promenades urbaines. « Le cheminement du promeneur se distingue des dérives et du nomadisme d'inspiration surréaliste : c'est une aventure au sens de Simmel, une expérience limitée dans le temps, une recombinaison de soi qui ne se conçoit que comme une confrontation, un écart suivi d'un retour, un moment d'accès indéfini qui s'oppose à un moment d'appropriation. » « Les moments fugitifs de rencontre, ne sont pas seulement des "circonstances" au sens restrictif : ils comportent une intensité que je dirais "dividuelle" en m'inspirant encore de Deleuze⁸. C'est Virginia Woolf, après Wim Wenders et Peter Handke, qui m'a aidé à comprendre et décrire ce chevauchement des temporalités, cette superposition de la "déesse aux pieds d'éléphant" et de la "déesse aux ailes d'éphémère". Il y a une intensité, une force de propagation, dans ces moments qui ne tiennent pas dans l'ordre du jugement. Je n'ai jamais pu ou voulu me départir de cette conception forte du moment comme événement et avènement d'un soi⁹. » La déambulation, intellectuelle ou urbaine, ne nous met pas en face d'une Vérité, elle est une aventure qui nous fait avoir, par esquisses ou par éclats, des expériences¹⁰. Elle nous donne des prises sensibles et pratiques dans des paysages, plus qu'elle n'actionne la mécanique de l'entendement. La place du regard¹¹ est cruciale dans les rencontres de l'expérience urbaine¹² – dans l'exposition réciproque de corps animés et inanimés. La lecture est, elle aussi, une série d'épreuves qui émeuvent et qui meuvent, pas seulement des flux cérébraux, mais des corps en situation et des situations en chair. On est bouleversé par l'histoire racontée dans un roman, on est intrigué par un concept que l'on fait rendre dans d'autres situations, on adopte parfois une nouvelle perspective, dans ces rares

7. Joseph I., *Météor. Les métamorphoses du métro*, Paris, Économica, 2004, p. 49-52.

8. Deleuze G., *L'Image-mouvement*, Paris, Minuit, 1984 : « Ce qui n'est ni divisible, ni indivisible, mais se divise (et se réunit) en changeant de nature. C'est le statut de ce qui est exprimé dans une expression ».

9. Note inédite d'IJ sur la « recombinaison de soi au terme d'une marche que Virginia Woolf a entrepris de faire, entre l'heure du thé et celle du dîner, pour acheter un crayon », dans « Au hasard des rues. Une aventure londonienne » (1927), in *La mort de la phalène*, Paris, Seuil, 1968, p. 127-140. Cf. aussi PC, 1984, p. 43-45.

10. Au sens où J. Dewey parle d'« avoir une expérience », dans *L'Art comme expérience* (1934), Pau, Publications de l'Université de Pau et Tours, Farrago, 2006.

11. Cf. les belles pages sur la superficialité des relations urbaines et le « regard radiateur » du flâneur, in I. Joseph, PC, 1984, chap. 3, « Visages » ; et Breviglieri M., Stavo J., « L'hypertrophie de l'œil. Pour une anthropologie du "passant singulier qui s'aventure à découvrir" », *Itinéraires d'un pragmatiste*, op. cit.

12. Simmel G., *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, 1991, p. 25.

événements de conversion religieuse ou philosophique. Le texte et le monde ne s'opposent pas : ils s'entretiennent et émergent l'un de l'autre. Autres récits, autres regards, autres actions, autres situations.

La déambulation du flâneur n'est donc pas tout. « La flânerie est le régime de l'imaginaire citadin. Il serait dérisoire de la transformer en analyseur des sociétés urbaines¹³. » La glane, la contrebande ou le braconnage, pour parler comme de Certeau, sont les préludes de l'articulation d'une nouvelle écologie de l'esprit. De la distraction à la pensée. De la balade à l'expertise. Il ne s'est pas contenté de nous rapporter des curiosités, du passé ou d'ailleurs, qu'il aurait disposées dans son cabinet de travail pour nous en mettre plein la vue. Il a travaillé à remodeler une écologie de la pensée. Tarde, Simmel et Goffman sont alors devenus des auteurs cruciaux¹⁴. Tant pour leur virtuosité à faire précipiter les minutiae de la vie quotidienne sur la plaque sensible de leurs écrits, « tous trois [saisis] par le démon de la description des formes »¹⁵, que pour leur capacité à découvrir un ordre de l'interaction, dans le registre sociologique, et à façonner une autre intelligence de la publicité, dans le registre politique. L'objectif était à l'époque de se débarrasser de l'emprise d'une sociologie qui pensait en termes de système, que ce soit sur son versant parsonien ou marxiste. L'analyse de situations était court-circuitée au profit de la grande théorie et de l'idéologie révolutionnaire. La bouffée d'air pur de Foucault pour les sciences sociales était en partie liée à son métier d'historien : si contesté fût son sens des données, il avait le souci du détail. Et son souci politique de se battre autour d'une « multiplicité de foyers » de contestation, au lieu d'entretenir un front de classes, sous la tutelle d'un parti, le rendait audible à une frange de gauchistes. Le mot d'ordre n'était plus de changer de constitution, de renverser des institutions et de substituer des élites, mais de déplacer les termes de la vie quotidienne. Le parcours du maoïsme à la microphysique du pouvoir d'Il n'était donc pas si illogique. Et celui de la microphysique du pouvoir à l'épiphanie des espaces publics, pour imprévisible qu'il fût, avait néanmoins sa cohérence, comme nous le verrons plus loin. Un mouvement guidé par R. Sennett, H. Arendt et J. Habermas, mais illuminé aussi par la lecture de Park ou de Wirth, de Blanchot et de Lévinas. Dans *Le passant considérable*, Il brasse toutes ces vues, et contribue à l'exhumation de Tarde et Simmel, auteurs maudits, avec Le Play, de la sociologie française, érigés en antidotes contre Durkheim. Cette veine de curiosité, qui l'identifiera pour beaucoup comme un importateur de « l'interactionnisme symbolique » en France et qui poussera ses amis à l'appeler, avec une tendresse ironique, le « petit Goffman », le conduit à publier *Le parler frais*

13. Joseph I., PC, 1984, p. 45.

14. Cf. infra « Esquisses simmeliennes : les convictions de la coquette et la culture de l'argent », « Le monde comme féerie de Gabriel Tarde » et « Erving Goffman et le problème des convictions ».

15. Joseph I., PC, 1984, p. 11.

d'Erving Goffman¹⁶, compte-rendu partiel d'un colloque de Cerisy, resté dans les mémoires par la qualité de ses participants et le choc intellectuel qu'il avait provoqué ; puis, dans mille circonstances, à commenter romanciers et cinéastes¹⁷, comme pour mieux faire sentir la fibre esthétique de toute pensée ; et enfin, à la fin des années quatre-vingt dix, à participer à la relecture en France des philosophes pragmatistes, bouclant la boucle, en décalant le propos, avec ses premières amours pour Chicago.

Dire qu'IJ avait le talent de transférer et de transposer des concepts ne doit pas occulter qu'il était avant tout un « créateur de concepts ». Un styliste inventif. « Le style en philosophie, c'est le mouvement du concept (...) Le style, c'est une mise en variation de la langue, une modulation et une tension de tout le langage vers un dehors (...) le style y [dans le langage] creuse des différences de potentiels entre lesquelles quelque chose peut passer, se passer, un éclair surgir qui va sortir du langage même, et nous faire voir et penser ce qui restait dans l'ombre autour des mots, ces entités dont on soupçonnait à peine l'existence¹⁸. » Le travail de l'écriture était pour IJ une fin en soi. Il n'entretenait aucune illusion, ni sur la capacité à forger une langue neutre, ni sur la croyance à décrire des faits objectifs. Tout au plus, dans la bousculade ordonnée des mots, faire sentir la contingence des circonstances, en laisser émerger des formes sensibles, prendre nos convictions à rebrousse-poil en sapant des évidences, cartographier autrement les territoires de l'ordinaire. Dans l'espace des sciences sociales, dégelant à partir de la fin des années 1970, faire craquer le Yalta du carré Bourdieu-Boudon-Crozier-Touraine et impulser des façons neuves de voir et de dire « la société ». En sociologie urbaine, plus spécifiquement, il s'agissait d'échapper à l'hégémonie du « diamat¹⁹ de La question urbaine de M. Castells », de détourner l'attention des espaces résidentiels vers les places et les rues et des rapports de classe vers des activités quotidiennes. Et dans le registre des pratiques, fabriquer des outils

16. Joseph I., Castel R., Cosnier J., dir., *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1990.

17. IJ citait « deux des films que j'emporterai sur une île déserte, *Shadows* de John Cassavetes et *La promesse des frères Dardenne* ». Il mentionnait, dans ses cours et dans ses livres, à des fins d'illustration : *L'Arbre aux sabots* pour s'interroger sur le sens de la résistance du paysan abattant un bouleau pour fabriquer un sabot ; la scène du chauffeur de taxi et du client noir de *Night on Earth* de Jim Jarmush comme moment de communication fondée sur des « bribes de culture » ; En avoir ou pas de Laetitia Masson pour l'expérience située d'une demandeuse d'emploi... Il aimait bien l'« analyse sensible » par l'équipe d'H. Raymond de l'expérience ordinaire des transports en banlieue à partir de plans de cinéma, dans *Le geste du transport : un rite quotidien* (1981). Il abondait dans le sens de Serge Daney pour déplorer le sous-emploi des « personnages secondaires », ceux qui ne font que passer, mais compliquent l'histoire. Il aimait le montage de *Short Cuts* par Robert Altman, mais prisait peu le « populisme boulevardier » de Marius et Jeannette de Guédiguian...

18. Deleuze G., *Pourparlers*, Paris, Minuit, 1990, p. 192-193.

¹⁹ Diamat : matérialisme dialectique.

pour de nouveaux sujets politiques²⁰, étant entendu que cette recherche ne posait pas un « système », qu'elle échappait au désir de totalisation qui est le fait du « pouvoir » et qu'elle « ne peut se faire que de proche en proche, à partir d'une réflexion (...) sur des situations données »²¹. Bientôt, une fois passé le mirage révolutionnaire, IJ interviendra sur d'autres « rapports de pouvoir », mais en tant que conseiller des praticiens de l'action publique – planificateurs, aménageurs et gestionnaires des villes et des transports. La figure de l'« intellectuel spécifique »²² que Foucault avait campée convient bien à cet agrégé de philosophie devenu un spécialiste des places et des gares.

Des dispositifs disciplinaires à l'espace public

Isaac Joseph avait entrepris une thèse sur les Idéologues sous la direction de Georges Canguilhem²³. Il reste des éléments de ce projet dans un article de 1974, « Les trois enfermements »²⁴, directement dans la filiation de L'Histoire de la folie de Foucault. La relecture de la Décade philosophique et d'auteurs comme Cabanis, Destutt ou Linguet montre l'invention de « dispositifs fonctionnels » pendant la phase d'institutionnalisation révolutionnaire, de Thermidor à Brumaire. L'école, l'hôpital, la prison sont pensés sur le modèle de l'asile – Foucault n'avait-il pas dit que « le monde est un grand asile »... L'instruction publique, en particulier, doit enclore et séparer, dans un mouvement analogue de l'école et de la manufacture, et imposer l'idéologie de l'intérêt particulier qui est celle de la classe montante. On entend encore là l'écho assourdi de l'IJ militant actif de la Gauche prolétarienne et de La Cause du Peuple, puis de Secours Rouge de 1968 à 1972. Mais 1974 est aussi l'année d'une rencontre. IJ se rend à Graniers où il fait la connaissance de Fernand Deligny, l'auteur de Graine de crapule et des Vagabonds efficaces. Deligny avait quitté Gourgas pour s'installer en 1967 dans une ferme de ce hameau des Cévennes et fonder ce qui devient le « réseau » Monoblet d'enfants autistes, pris en charge, à la différence des instituts médico-pédagogiques, par des « unités » de quelques adultes non-spécialistes. Avec

20. « Les intellectuels et le pouvoir. Entretien Michel Foucault-Gilles Deleuze », *L'Arc*, 1972, 49, p. 3-10.

21. Foucault M., « Pouvoirs et stratégies. Entretien avec Jacques Rancière », *Révoltes logiques*, 1977, 4, p. 89-97.

22. Foucault M., « La fonction politique de l'intellectuel » (1976), in *Dits et écrits*, tome 2, Paris, Gallimard, 1995, 184.

23. Sur le tournant d'IJ à la fin des années 1970, cf. les textes d'A. Battegay, P. Fritsch, P. Lassave et A. Querrien, dans *Itinéraires d'un pragmatiste*, op. cit..

24. Joseph I., « Les trois enfermements », *Les Temps modernes*, 1974, 340, p. 205-226 – spécial « Normalisation de l'école, Scolarisation de la société » coordonné par Jeannette Colombel.

Claude Jaget, IJ rédige pour le numéro du 10 mai 1974 de Libération un dossier intitulé « Le droit au silence » – qui aurait dû être la première étape d’un tour de France des innovations dans et hors le monde psychiatrique. Il reste à Graniers et s’engage avec Deligny une collaboration intellectuelle et éditoriale qui dure jusqu’en 1980.

Le lieu d’accueil est conçu comme un site non pédagogique et non thérapeutique, où les psychotiques cohabitent jour après jour avec des « présences proches », agriculteurs, ouvriers ou artisans, éducateurs en rupture de ban ou citoyens « retournés à la terre ». « Vivre à côté » et non pas face à face, comme dans la relation soignant-soigné. Ménager un « côtoiement d’êtres humains ». Observer des situations d’interaction, sans l’illusion de les absorber dans des échanges de signes entre subjectivités. Le plan des visibilité est irréductible à celui des discours. Deligny est cousin de Simmel et Goffman, écrira plus tard IJ. Pour l’heure, dans une enquête sur la « position Deligny » menée en collaboration avec A. Battegay, P. Fustier et Y. Golay, la métaphore de la « contiguïté » apparaît pour la première fois²⁵. La relation asilaire se caractérise par le « chacun chez soi ». Elle juxtapose les territoires des psychiatres, des infirmiers et des malades sans que jamais ceux-ci empiètent les uns sur les autres. Cette organisation écologique, en deçà des mots, rend compte de l’emprise des fonctions de contrôle psychiatrique. La focalisation des thérapeutes sur la logique symbolique, leur fétichisme de l’ordre du discours, leur fait perdre de vue l’ordre des activités et des interactions qui font l’asile. Le verrouillage des « agir d’initiative »²⁶ va de pair avec l’impératif de « s’occuper du fou » et de ne jamais lui lâcher la bride. Au lieu de quoi, Deligny est ultra-sensible aux relations de « voisinage » qui n’assignent pas de place prédéterminée aux jeunes autistes, mais qui leur laissent choisir leur place, qui ne les enserrant pas dans des obligations du soir au matin, mais les laisse errer au champ ou à l’atelier. Sur fond de ce que Deligny appelle le « coutumier » – la ronde immuable des tâches à accomplir : la lessive, la vaisselle, la cuisine, le jardin... – qui fixe un milieu spatio-temporel, s’enregistrent les « dérives »

25. « Contiguïté » opposée à la « coexistence pacifique » de l’asile. Battegay A., Fustier P., Golay Y., Joseph I., Milieux de soins et travail des circonstances, Lyon, Université Lyon 2-Centre de Recherches sur l’Inadaptation (CRI), février 1980. Sur la contiguïté : p. 75 et p. 125 et s.. La « position Deligny » n’est pas celle du siège de la forteresse de l’enfermement – depuis un illusoire dehors anti-psychiatrique ou anti-institutionnel. Elle travaille sur les lignes de tension et de fracture de l’institution. Elle est une « position », sans théorie ni méthode. Elle est « pragmatique, et elle a consisté d’abord à jouer le jeu du délinquant, à subvertir la règle avec son assentiment, à recadrer son savoir-faire pervers ou “incivil” dans des situations inédites, où ses routines sont prises de vitesse, ses compétences révélées par surprise ; à se saisir aussi face à l’aliéné de ces “moments de moi-même faits hommes”... » (« Préface » à l’édition de Graine de crapule, suivi de Les vagabonds efficaces, Paris, Dunod, 1998, p. XI).

26. Deligny F., Le croire et le craindre, Paris, Stock, 1978, p. 171.

et font signe, en deçà du langage interprétatif, les « chevêtres », ces « nœuds d'une aire de séjour ou d'un espace de vie », carrefours où s'entrecroisent les « lignes d'erre » des enfants. Sur les cartes dessinées par les membres du réseau Monoblet, s'impriment les traces de trajets, de balancements, de gestes, d'événements, d'ordinaire inaperçus parce que sans pertinence pour le projet thérapeutique de l'institution, centré sur des biographies racontées et des signifiants refoulés. Déjà, le raisonnement écologique et pragmatique pointe le bout de son nez. Les adultes de Monoblet ont alors la possibilité de créer des moments privilégiés avec les enfants en « travaillant sur les circonstances » in vivo plutôt qu'en interprétant des histoires énoncées sur le divan. D'où le plaisir d'IJ et de ses amis à raconter les étonnements, les fous rires, les anecdotes, les accrocs de l'institution, qui excèdent les jeux de rôles bien distribués. À broser une galerie de portraits d'aides-soignants jouant des jeux de société, de jardiniers « copains de boulot » des fous, d'infirmiers disc-jockeys et d'éducateurs « trappeurs ». Et à décrire, sur un mode quasi-ethnographique, à produire du film et du compte-rendu sur le vif, comme les journaux reproduits dans les Cahiers de l'Immuable. Une forme d'ethnographie coopérative avant l'heure, de méditation sur l'action située en deçà du langage, de sympathie pour les boulots de professionnels non autorisés, de curiosité pour les résistances aux carcans de l'institution, de fascination pour l'imagination au travail : nombre de thèmes de l'œuvre à venir sont déjà là.

Tandis qu'Émile Copfermann entreprend de rééditer les écrits d'après-guerre de Deligny dans la collection « Les textes à l'appui » chez Maspéro, IJ rassemble des textes et bouts de textes de Deligny du début des années 1970 dans *Nous et l'innocent*²⁷ et collabore à l'autobiographie de Deligny, *Le croire et le craindre*²⁸, qu'il augmente d'une postface, « Correspondre ». Cet épisode de sa vie, rarement évoqué par la suite, a formé une bonne part de la matrice de questions qu'IJ posera et reposera tout au long de sa vie. À cette époque, il s'est rapproché du Centre d'étude et de recherches sur les formations institutionnelles (CERFI). Il a participé à l'édition de trois numéros spéciaux de la revue *Recherches*, les Cahiers de l'Immuable, consacrés à la tentative des Cévennes²⁹. Deligny n'était pas un inconnu de cette équipe, puisque Jean Oury et Félix Guattari l'avaient accueilli, en un temps de famine, à la clinique de la Borde, haut lieu de la psychothérapie institutionnelle³⁰. À l'expérience des cartes de Deligny va alors s'adjoindre une autre topographie, celle du pouvoir diffus, en

27. Deligny F., Joseph I., *Nous et l'innocent*, Paris, Maspéro, 1975, dans la collection « Malgré tout ».

28. Deligny F., *Le croire et le craindre*, op. cit..

29. *Cahiers de l'Immuable*, avril 1975, décembre 1975 et novembre 1976, dans la collection « Recherches », numéros 18, 20 et 24.

30. Deligny avait publié deux textes dans *Recherches*, « Journal d'un éducateur », 1965, 1, et « Le moindre geste : chronique sans fin », 1966, 3-4.

infiltrations capillaires, des « tactiques et figures disciplinaires » de Disciplines à domicile³¹. Ce livre, co-écrit entre 1975 et 1977 avec P. Fritsch, avec une annexe d'A. Battegay, traite des modes de normalisation de la vie familiale. Il est contemporain de La police des familles³² de J. Donzelot. Il s'inscrit dans la lignée de P. Ariès³³, qui avait attiré l'attention sur le processus de « territorialisation scolaire » des enfants, et surtout du M. Foucault de Surveiller et punir³⁴. Il s'agit, en ce sens, de reconstruire les lignages généalogiques du gouvernement domestique des corps, supposé soutenir l'économie capitaliste et l'État souverain et donner leur assise d'ordre aux institutions. Ou encore de mener une enquête cartographique sur les quadrillages domestiques, sur des énoncés et des visibilitées³⁵, en rupture avec l'histoire des mentalités et des représentations qui se pratiquait encore. Les dispositifs disciplinaires participent de régimes d'assujettissement. Ils associent des « techniques du corps », miniatures ou minuscules, s'exerçant dans l'infiniment petit du « contrôle détaillé » et de l'« intervention ponctuelle » sur les conduites les plus ordinaires de la vie quotidienne. Ces « processus souvent mineurs, d'origine différente, de localisation éparse, qui se recoupent, se répètent ou s'imitent, prennent appui les uns sur les autres, se distinguent selon leur domaine d'application, entrent en convergence et dessinent peu à peu l'épure d'une méthode générale³⁶. » Le projet foucauldien se retrouve dans Disciplines à domicile, qui révèle un de ces faisceaux de « petites ruses dotées d'un grand pouvoir de diffusion », qui, de la prison, au collège et à la caserne, tend à « couvrir le corps social tout entier » et finit par « assurer l'ordonnance des multiplicités humaines ». Pas question de raconter une histoire unifiée par un pouvoir ou un concept, de céder à un mythe des origines, en attribuant à J.-B. de la Salle la paternité de tous les outils pédagogiques de l'enfance ou de rapporter des « indicateurs de normalisation » disparates à la logique d'un appareil d'État, comme l'auraient fait les althussériens. « Nos rêves de bricoleurs s'effondraient devant l'hétérogénéité des pièces que nous avons sous les yeux³⁷. » Les perplexités de la traversée des images de l'aménagement de l'espace domestique dans les familles bourgeoises et populaires, des documents des Frères des Écoles chrétiennes, de l'École mutuelle, des crèches et des salles d'asile et des institutions de redressement comme colonies pénitentiaires et

31. Joseph I., Fritsch P., Battegay A., Disciplines à domicile. *L'édification de la famille*, Fontenay-sous-Bois, 1977, collection « Recherches », 28.

32. Donzelot J., *La police des familles*, Paris, Minuit, 1977.

33. Ariès P., *L'Enfant et la famille sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1973.

34. Foucault M., *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

35. Deleuze G., Michel Foucault philosophe, Paris, Seuil, 1989, parle de « régimes de lumière et d'énonciation ». Cf. en particulier « Qu'est-ce qu'un dispositif ? », p. 185-194.

36. Foucault M., *Surveiller et punir*, op. cit., p. 140.

37. Joseph I., « Rapport scientifique annuel. Année 1976. Les dispositifs de normalisation de la famille et l'aménagement de l'espace », Action concertée Urbanisation, Lyon, CERAS, 1976 (dactylographié).

agricoles, maisons de correction et sociétés de patronage, ne se résolvent pas par une lecture paranoïaque³⁸. Et même s'il semble y avoir une analogie fonctionnelle entre les manuels de civilité du XVIIe siècle, le projet d'assainissement du milieu et de revigoration de la race des hygiénistes du XIXe et le projet de codification tayloriste des tâches ménagères par Paulette Bernège au XXe, IJ et ses compagnons font le constat de la discontinuité et de la disparité des histoires, des savoirs et des pouvoirs normatifs et de l'impossibilité de les traiter communément comme des émanations de la rationalisation capitaliste ou de la domination étatique.

Avec Foucault, donc, et le CERFI, cette pépinière d'inventions et d'initiatives. Mais déjà au-delà. « Foucault nous avait réveillés de notre sommeil dogmatique, mais nous avons eu du mal à poursuivre dans sa voie. La suite de *Disciplines à domicile* est restée en plan » On retiendra pour pivot le texte « Résistances et sociabilités »³⁹, à diffusion confidentielle, mais crucial dans ce parcours. IJ y avance un certain nombre de propositions de rupture. Le concept de « résistances » recouvre des pratiques hétérogènes : aussi bien le désintérêt ou l'indifférence du « peuple » pour les politiques dont il est la cible, les détournements tactiques des dispositifs de contrôle et indissociablement, les processus d'innovation en matière de régulation sociale. Dans le même mouvement, il fait l'impasse sur l'« antériorité (au moins) logique des régularités sur les régulations », à la fois en diluant les rapports de pouvoir hors des institutions et en ignorant l'existence d'une sociabilité intermédiaire, irréductible à des logiques de mise en discipline. En outre, la microphysique du pouvoir a servi de contrepoids et de contrefort aux analyses macro-politiques du marxisme, la surveillance panoptique étant annexée à l'arsenal de la lutte de classes – cette complémentarité étant entretenue par la complicité politique de Foucault avec le gauchisme. Quand son œuvre n'a pas été lue comme une histoire des machines à enfermer et à guérir, autour du couple de la surveillance et de la thérapeutique, elle a obéi au projet d'une « généalogie de la modernité », qui s'est substituée à la « critique du modernisme » de l'intelligentsia de gauche. Dans tous les cas, on a noirci le tableau avec un pessimisme sans limite, en mettant en scène des humains faits comme des rats, résistants sans espoir puisque condamnés à être repris par des disciplines qui les aliènent, les enferment et les redressent, dans un monde sans émergence, sinon celle du perfectionnement sadique des techniques de contrôle. Non, notre monde n'est pas un grand asile, et ne ressemble pas davantage au Goulag qui agite les esprits de

38. A. Battegay nous rappelle l'importance pour leur groupe de la lecture de De Gérando et de la découverte du continent de la philanthropie, ainsi que la convergence ressentie à l'époque avec les Révoltes logiques de J. Rancière.

39. Il faut le lire en tir groupé avec « La perruque », les « Notes sur la conversation » et les « Éléments pour l'analyse de l'expérience de la vie publique », cf. infra. « La perruque » avait été publié à la suite de « L'éthique du tact », traduction et présentation de G. Simmel, URBI, 3, 1980, « Sociologie de la sociabilité ».

l'époque ! Et la « plèbe », supposée remplacer le « peuple », n'est pas seulement la cible, la limite de l'efficacité, le point de résistance et le moteur du perfectionnement des disciplines. II sort donc du schéma de l' « anatomie politique » des techniques de pouvoir appliquée à une « population hybride, sauvage ou barbare, migrante ou dissipée, vagabonde ou dégénérée, violente, ignorante, nomade »⁴⁰. Il en sort autrement que par la voie de M. Gauchet ou G. Swain, qui relisaient l'histoire de la folie à la lumière de la révolution démocratique⁴¹. Le passage par la généalogie des disciplines, avec leur mélange de dressage des corps, d'éthique de la faute et d'étiologie des perversions, de mise en visibilité des déviances, de description dénonciatrice des promiscuités et de prescription des proximités souhaitables, aura été une éducation du regard. Mais II est déjà ailleurs.

Contre cette « idéologie décadente de la décadence », il invoque l'histoire naturelle de la ville à Chicago, revient à Deligny, met en avant son Simmel et son Goffman. Cette propédeutique à la microsociologie prend, dans un premier temps, le tour d'une sociologie du quotidien, dont II diagnostique qu'elle est présupposée par la microphysique du pouvoir. Le concept de quotidien est cependant soigneusement dissocié des analyses matérialistes d'H. Lefebvre : il ne renvoie plus, ni à « la scène dérisoire où ne s'observeraient que des dépôts d'histoire, des traces, des sédiments de la pratique historique », ni à « un champ de reproduction des rapports de force, un domaine stratégique régi par des conflits d'intérêts⁴². » Le quotidien est déconnecté de toute dialectique historique, dispersé en une pluralité de situations, difficiles à totaliser, même par des histoires de vie. Il est déjà en voie de refroidissement par les analyses de rites des anthropologues, même si l'ineffable, le « fugace » et le « futile » émerveillent encore. Bientôt, il sera abandonné comme signifiant : l'éclat des « moments d'aventure », substitués aux pénibles épreuves de résistance, sans se ternir, jouant à plein, encore, dans *Le passant considérable*, va de plus en plus céder la place à la « formule de Goffman : “des moments et leurs hommes plutôt que des hommes et leurs moments” ». Mais pour l'instant, le quotidien, c'est la parade de la coquette, les bonnes manières et les conversations mondaines – dont la gratuité politique est une invitation à tourner la page, définitivement, avec la révolution, même moléculaire⁴³. La sociabilité ne permet même pas de reconstruire un quelconque projet politique autour du lien associatif, dont elle est la « forme ludique ». « La civilité se fout du civisme. La scène publique a éclaté en mille fragments. » Ce qui reste, à distance du nomadisme et du familialisme, ce sont ces lieux intermédiaires, mi-publics mi-privés –

40. Joseph I., « Rapport scientifique annuel. Année 1976 », op. cit..

41. Gauchet M., Swain G., *La pratique de l'esprit humain*, Paris, Gallimard, 1980.

42. Joseph I., « Histoire(s) de rire », in P. Fritsch, dir., *Le sens de l'ordinaire*, Paris, Éditions du CNRS, 1983, p. 185-197.

43. On ne trouve plus de trace explicite des problématiques du CERFI à partir de 1978, et aucune référence à un livre comme F. Guattari, *La révolution moléculaire*, Paris, 10/18, 1977.

bistrot, cercles et salons – sur lesquels la traduction en français de L'Espace public de J. Habermas en 1977 a attiré l'attention, et que l'histoire de la sociabilité de M. Agulhon avait déjà fait exister comme objets. À la place des disciplines institutionnelles, jouent l'éthique du tact et l'esthétique de la conversation, le droit de réserve, la liberté de circulation, le code de civilité, dans la situation, ici et maintenant. Cette sociologie du quotidien pointe cependant déjà vers les feux de la publicité. C'est ici que Chicago entre en scène. La découverte du « laboratoire urbain », de ses processus d'hybridation et de ses modes de problématisation, permet de conserver la perspective « micro », d'explorer des situations d'interaction et des réseaux de sociabilité, mais en ouvrant un nouvel horizon politique. Au « laboratoire industriel » et à sa dialectique de la révolution, au « laboratoire disciplinaire » et à ses tactiques de résistance, IJ substitue les expériences de la ville étudiées autour de R. E. Park – et il en fait le lieu d'expérimentation de la vie publique.

C'est ainsi qu'IJ, en sa singularité, participait aux premiers moments de cette révolution pragma-tique/-tiste qui a secoué les sciences sociales de l'époque en France⁴⁴. Le statut de l'interaction, de la sociabilité et de la publicité changera par la suite. Rapidement, la civilité retrouve un sens civique, sans jamais devenir l'ombre portée de la citoyenneté. Et le sens de l'aventure s'éprouve, aussi, dans la définition et la résolution des problèmes publics. IJ va petit à petit contenir sa verve critique et glisser de sa passion de l'instant vers la fabrique plus convenue, même si pas très conventionnelle, d'un projet microsociologique. En pratique, ils créent alors, avec A. Battegay, P. Fritsch et Y. Golay, l'Association de recherches, d'interventions et d'études sociologiques et ethnologiques (ARIESE), qui vise à renouveler les objets des sciences sociales tout en se mobilisant en phase avec l'actualité et en intervenant sur le terrain de l'Est lyonnais. Une équipe de choc, de « sociologie impliquée », pragmatiste sans le savoir, qui a son terreau dans un milieu de chercheurs, aux « appariements sélectifs » et aux « engagements collatéraux », basé à l'Université de Lyon 2⁴⁵. Dans cette expérience originale, le projet microsociologique d'IJ s'affermi en prenant un tour concret et en se transformant en entreprise collective, tandis que les thématiques de l'étranger et de la ville s'imposent, pas simplement comme des personnages de la littérature de Chicago, mais comme des expériences actuelles, sinon urgentes.

44. Pour un aperçu, cf. F. Dosse, *L'Empire du sens*, Paris, La Découverte, 1995, qui passe cependant à côté de la filière Joseph.

45. Joseph I., « Les croyances et la crédibilité du sociologue », in P. Fritsch, dir., *Implication et engagement. Hommage à Philippe Lucas*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2000, p. 81-91.

Le projet microsociologique

Isaac Joseph était un philosophe du concret, pour reprendre l'expression de J. Wahl. Ses lectures étaient rien moins qu'abstraites. Elles occupaient une place-clé dans un parcours en train de se faire. Insister sur ces tournants de jeunesse, en leur singularité, révèle des milieux d'enquête et d'analyse aujourd'hui oubliés par le grand nombre, absents des manuels de science sociales, et pourtant, restés vivaces pour leurs participants. Ces péripéties racontent aussi les circonstances du commerce entre personnes, de la réception d'idées ou de la rencontre d'événements, qui font l'écologie de la recherche. Penser concrètement. Agir réflexivement. Analyser des situations et organiser des circonstances. Les séjours nord-américains, d'abord destinés à lire les classiques de Chicago sous la houlette d'E. Goffman ou d'E. C. Hughes, ont ainsi amené IJ à découvrir en compagnie de William Kornblum le Project for Public Spaces à New York et à en imaginer une transposition française – le dernier avatar étant le réaménagement de la Cour du Maroc, projeté avec M. Corajoud, et aujourd'hui repris en main par S. Tonnelat et Y. Renaud. La collision entre la relecture de Tarde et de Simmel et la découverte du trésor de recherches sur les territoires urbains, les migrations et les identités ethniques de la tradition sociologique de Chicago a de même coïncidé avec les enquêtes de l'ARIESE – Monmousseau aux Minguettes est rebaptisé Bronzeville, en clin d'œil à Black Metropolis, sans forcer l'analogie, juste pour signifier la pertinence de questions nord-américaines vieilles d'un demi-siècle. L'exploration, avec B. Conein, J. J. Gibson ou A. Cicourel, des travaux d'éthologie ou d'écologie les plus pointus, avec J. Gumperz, F. Gadet ou A. Borzeix des travaux d'ethnographie de la communication, a trouvé des traductions dans les enquêtes sur les services publics et sur la RATP – développer une science des flux et des queues d'usagers, prendre en compte les conditions spatio-temporelles des interactions au guichet, analyser les échanges conversationnels au téléphone des services d'urgence.

Le projet microsociologique d'IJ s'est progressivement constitué un réseau de chercheurs, hors et dans le monde académique. Et conjointement, un réseau de concepts. Qui, comme tous les réseaux, a connu des configurations changeantes. On peut relire les têtes de chapitre du Passant considérable, un peu ésotériques, un peu illuminées, qui égrènent comme des perles les concepts d'actualité, visage, précarité, intervalle, routine, réserve, double langage, réseau et conviction – la plupart au pluriel. On peut les mettre en regard de celles de Goffman et la microsociologie⁴⁶, un texte mûri par quinze ans d'enseignement, qui propose civilités, rituels, drames, places, occasions, compétences – et chose peu commune dans son œuvre, s'achève sur un petit lexique, où l'on retrouve cadre, contexte, engagement, face, figuration, interaction, ordre public, position, réparation, situation, territoire. Ce n'est pas ici l'endroit de se lancer dans un commentaire de chacun de ces termes – les textes d'IJ

46. Joseph I., Erving Goffman et la microsociologie (EGM), Paris, PUF, 1998.

en proposent une lecture souvent convaincante. Contentons-nous de signaler quelques lignes directrices de l'entreprise. Tout d'abord, « il n'y a pas de domaine propre à la microsociologie. Tout dans le réel va du petit au grand » et se décline en phénomènes infinitésimaux. À la différence de certaines lectures de Goffman, qui voudraient faire de la microsociologie une sous-discipline de la sociologie, dont l'objet serait « l'ordre de l'interaction », vaguement couplée, comme un appoint possible ou un complément nécessaire, à la macrosociologie des systèmes sociaux, IJ refuse d'assigner un domaine à la microsociologie. « Les concepts de la microsociologie ont un territoire dans lequel ils sont régulateurs, mais ils n'ont pas de domaine dans lequel ils légifèrent »⁴⁷. Un des paris de cette microsociologie est qu'il est possible et pertinent d'observer et de décrire des situations de co-présence, sur un mode ethnographique, éventuellement, en recourant aussi à des éléments de récit et de documentation. La situation est « négligée »⁴⁸ par toutes les formes d'analyse structurale. Avant de se risquer à des raisonnements explicatifs ou interprétatifs, l'enquêteur doit serrer d'aussi près que possible ce que font et ce que disent les acteurs, sur site naturel, sans montage expérimental ni questionnaire codifié. Le faire est privilégié sur le dire qui n'est qu'une modalité d'organisation de l'expérience, et n'est jamais pris pour une transmission d'informations subjectives ou objectives : ethnométhodologie, écologie et éthologie s'entendent sur ce primat accordé à l'enquête sur des activités. Enfin, la microsociologie est avare en généralisations : par induction analytique, elle peut remonter vers des propositions à validité trans-situationnelle, mais elle ne le fait qu'avec infiniment de prudence, et sans jamais sous-estimer la contextualité de son activité de généralisation.

Quelles sont les questions sur lesquelles IJ est sans cesse revenu, par ce jeu de reprises successives où se tissait sa pensée ?

La situation a une structure dramatique. Elle rassemble des personnes qui entrent dans le jeu, occupent des places d'énonciation et d'action, se positionnent sur scène, en coulisses ou dans la salle, et jouent des drames, comme K. Burke y avait insisté⁴⁹. Mais contre une lecture cynique de la mise en scène dramaturgique, IJ rejette l'opposition entre stratégie privée et performance publique : les intentions comme les motivations des acteurs se découvrent en cours d'action, et leur annonce n'est qu'un élément de configuration de la situation ; la performance n'est pas l'expression d'une visée subjective, elle est diffuse dans le cours d'action et elle est vulnérable, menacée d'être embarrassante, sinon offensante ou humiliante, ou pire d'être frappée de

47. Joseph I., PC, 1984, p. 10.

48. Goffman E., « La situation négligée », in Y. Winkin, dir., *Les moments et leurs hommes*, Paris, Seuil, 1988, p. 143-149.

49. Burke K., *On Symbols and Society*, J. Gusfield, ed., Chicago et Londres, University of Chicago Press, 1989.

discrédit face à un public. La présentation de soi n'est donc pas une « gestion calculée des apparences », au sens où on l'entend d'ordinaire : faire bonne ou piètre figure, perdre ou sauver la face dépend du respect séquentiel d'un ordre cérémoniel ou conventionnel. Mais IJ ne se reconnaît pas pour autant dans une anthropologie symbolique, en chasse de « rites séculiers » – même si, au début des années 1980, il lui arrivait encore de parler des « liturgies de la vie quotidienne »⁵⁰. Ce qui l'intéresse est ailleurs. D'abord, une référence laïque à l'éthologie pour qui la « ritualisation » est « un modèle comportemental adaptatif, déplacé de sa fonction originelle, rigidifié quant à sa forme et changé en signal ou “déclencheur” à l'intérieur de l'espèce ». L'ordre de la visibilité mutuelle des humains n'est pas très différent de ce point de vue de celui des hordes de chimpanzés⁵¹. La vie publique est ritualisée, à commencer par les salutations, les excuses ou les remerciements, étudiés par la pragmatique ; elle est même régie par un « principe fondamental », selon IJ, la « condition de possibilité de tout face à face » : « ne pas détruire la face de l'autre »⁵². Ensuite, ce processus rituel est situé et impose un travail d'observation en situation, sensible en particulier à l'achèvement de l'acte scénique dans sa réception par un public et à « la ségrégation des rôles et la différenciation des engagements selon les contextes relationnels »⁵³. Il n'y a pas de sujet planqué derrière le miroir des apparences : le sujet est un montage situationnel, où des écarts de style pointent vers une singularité. Plus encore, avec le passage de la métaphore du théâtre aux notions de cadrage (framing) et de position (footing), dans *Les cadres de l'expérience* (1974) et *Façons de parler* (1981), les processus de coopération et de communication s'assouplissent. La scène se fait fluente. Les cadres de production et les formats de réception peuvent être pré-donnés par un script institutionnel, mais ils connaissent toutes sortes d'arrangements grammaticaux et d'accommodements contextuels. De ce point de vue, Goffman a fait un pas en direction des principes de séquentialité et d'indexicalité de l'ethnométhodologie.

50. Lucas P., *La religion de la vie quotidienne*, Paris PUF, 1981. Mais à de nombreux moments, IJ insiste sur la nécessité de se libérer des deux points de fuite durkheimiens que sont l'anomie et l'effervescence. L'ordre de l'interaction publique se déploie dans des territoires de coprésence ou de coordination sans qu'il soit nécessaire de se réjouir ou de se lamenter sur les « petites vénération de la vie quotidienne ». Joseph I., EGM, 1998, p. 42-43.

51. Cf. B. Conein, « Éthologie et sociologie. Sur les apports de l'éthologie cognitive à la sociologie », *Revue française de sociologie*, 1992, 33, p. 87-104 ; et B. Latour, « Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, 1994, 36, p. 587-608.

52. Goffman E., *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974, p. 14-15 ; Joseph I., EGM, 1998, p. 34-36.

53. *Ibidem*, 1998, p. 64.

Deuxième récurrence. Si IJ récuse le fétichisme du collectif, dont dériverait le sens des rôles joués, des paroles énoncées et des actes accomplis, s'il refuse de réduire les circonstances à des moments d'échec de l'intégration du système, il se donne néanmoins le concept de réseau, rencontré chez Hannerz. Loin de s'enfermer dans un situationnisme radical, IJ a lu E. Bott et J. Boissevain, avec qui il était lié, et voit dans l'analyse de réseaux, non pas dans sa version lourde, objectiviste et formaliste, mais dans sa version anthropologique, héritée de Manchester, l'indispensable complément à une analyse de situations. Il distingue, dans la perspective d'un tiers⁵⁴, des réseaux de sociabilité (parents, amis ou voisins, membres de cliques, de clans et de publics), des réseaux de communication (circulations, interférences et rétroactions d'informations selon les lignes du ragot ou de la rumeur), et des réseaux de transaction (mobilisation de ressources, filières de carrière, recours à des médiateurs, combinatoire de relations). IJ semble distinguer plusieurs logiques, non incompatibles, étroitement imbriquées dans la plupart des situations. D'une part, une logique de l'utilité, prise dans des « systèmes de dettes et d'emprises », où les individus mobilisent des ressources rares à l'échelle locale, dont du capital social, enjeu de marchandages, de manœuvres et d'arrangements. D'autre part, une logique de la sociabilité, où les acteurs se meuvent entre les intersections de cercles sociaux de Simmel⁵⁵, s'acquittent de conventions à déterminer in situ, sont confrontés aux dilemmes de statut de Hughes⁵⁶ et jouent sur la multiplicité de leurs répertoires d'allégeances. La configuration spatiale des territoires et celle temporelle des carrières dépendent des modalités d'engagement dans des réseaux, plus ou moins clivés, cloisonnés ou ségrégués, et du type de pivots intermédiaires, qui assurent le passage statutaire, la traduction des codes, le transfert de confiance ou la conversion des convictions. La prise en compte de ces éléments interdit les facilités illusoire des concepts d'identité ou de communauté : la mise en scène de la communauté dissimule l'entrecroisement des réseaux familiaux, professionnels, résidentiels, religieux, associatifs, et ainsi de suite, qui l'animent et les ruptures générationnelles, clivages statutaires et conflits politiques, ces « dissociations intra-communautaires » qui dissuadent toute réification d'une identité collective. Le collectif en réseau d'IJ défait « la société » des sociologues.

Enfin, la question traitée sur des modes divers par Mead, Goffman ou Shibutani du Self. Le Self n'est pas une conscience investie par une psychologie introspective, ni même par une psychologie sociale. Le Self n'est pas un sujet : tout au plus le « facteur de ses expériences » ou le « locataire de ses convictions »⁵⁷. Le Self « ne

54 Joseph I., PC, 1984, p. 119 et s..

55. Simmel G., Sociologie, Paris, PUF, 1999, p. 407-452.

56. Hughes E. C., Le regard sociologique, Paris, Éditions de l'EHESS, 1995.

57. Joseph I., « Erving Goffman et le problème des convictions », in *Le parler frais*, op. cit., p. 22.

s'individualise qu'en se divisant »⁵⁸ – de soi à soi, de soi à autrui et de soi à l'objet. La vérité de soi est un « influx de pertinence » qui « colle » bien au cadrage de la situation, tel qu'il se joue dans la coordination avec des partenaires et avec des environnements. C'est à la limite une propriété situationnelle, éprouvée par des vis-à-vis ou par un auditoire et renvoyée par des objets qui nous regardent et nous interpellent. Le Self se donne dans des épreuves, d'abord celles d'un « corps en mouvement dans un espace physique et sensible, plus ou moins exposé aux regards d'un public, plus ou moins congestionné ou plus ou moins équipé »⁵⁹, ensuite celles des rencontres et des rassemblements, où s'organisent des processus de coordination, coopération ou conflit, avec d'autres personae, porteuses d'autres perspectives, d'autres convictions et d'autres intérêts. Le Self, quels que soient les rôles qu'il joue et les histoires qu'il (se) raconte, les intentions qu'il manifeste et les motifs qu'il revendique, s'engage dans des sociétés à responsabilité limitée, hiérarchise des activités et dissocie des obligations selon ses sphères d'implication, embraye sur des critères de moralité variables selon les moments. Il reste le plus souvent sur la réserve, prenant le parti de l'indifférence, et ne se lance que rarement à corps perdu dans une entreprise, avec une effervescence ou une exaltation dont IJ se méfiait comme de toute « mobilisation totale »... Le goût du sublime a conduit à des catastrophes en religion et en politique, et aux intensités extatiques où se perd le soi, IJ préférerait la distribution du Self dans des « moments quelconques ». Le pragmatisme nous a appris à penser nos régimes d'engagement autrement que suivant l'opposition de l'aliénation et de l'authenticité, et tout simplement, de la sincérité ou de la duperie. Quand on a pris acte de l'ambivalence foncière des apparitions de soi et que l'on a renoncé à chercher des noyaux durs de vérité au revers du drame public, une conclusion normative s'ensuit : on ne juge pas des actions sur de bonnes intentions ou sur de beaux principes, mais selon une logique des apparences et des conséquences. En toute plausibilité, ce jugement pourra varier selon les perspectives et selon les circonstances, sans pour autant être faux, trompeur ou mensonger. Arendt avait évoqué les miroitements de la doxa qui, ne pouvant s'appuyer sur les logiques binaires de l'épistémé, est souvent confrontée à des incohérences, des paradoxes ou des ambiguïtés.

Inutile de dire qu'une telle approche microsociologique salue nos compétences de paraître normaux, cohérents et fiables et de nous supporter les uns les autres, dans nos singularités⁶⁰. Et qu'elle est intriguée par la figure-limite du fou comme perturbateur et analyseur des interactions sociales qui met à jour, a contrario, les

58. Joseph I., EGM, 1998, p. 23.

59. Joseph I., « Décrire l'espace des interactions », in J. Lévy, M. Lussault, dir., *Logique de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, 2000.

60. Sacks H., « On Doing "Being Ordinary" », in J. M. Atkinson, J. C. Heritage, eds, *Structures of Social Action*, New York, Cambridge University Press, 1984.

conditions de félicité du vivre-ensemble⁶¹. Plus largement, la façon dont les altérités visibles sont prises en compte, ignorées ou remarquées, acceptées ou rejetées, traitées ou réprimées dans des espaces publics, est un indice des limites du pluralisme qui y a cours. Dans un de ses derniers textes, IJ évoque le « ressort de la compassion » et la capacité à la « sympathie élargie » vis-à-vis des SDF⁶². Loin d'être des manifestations de moralisme des classes moyennes, comme le croit une certaine sociologie critique, les épreuves affectives et morales face à l'altérité sont le propre de l'expérience démocratique. La capacité à se reconnaître en l'autre, à se sentir concerné, choqué ou scandalisé par la place qui lui est réservée, le refus du refus de tolérer leur vue en public, le devoir d'assistance à personne en danger : c'est là aussi que s'éprouve le Self, de façon bien plus complexe que si l'on en croit les versions de l'individualisme qui ont envahi la sociologie. Self qui est le produit du respect de conventions d'usage de l'espace public ou de l'expérience des contiguités, et des émotions et des croyances qu'elle requiert.

Entre-deux : ethnicités, migrations

Isaac Joseph ne dissociait pas l'enquête sur les faits de l'interrogation sur les valeurs. À l'écart du credo positiviste, il montrait, en acte, comment une science sociale peut et doit poser des problèmes publics de première importance. Et son projet microsociologique a tout de suite eu pour objet privilégié les parcours migratoires ou ethniques. Le sujet était incongru dans le paysage français. Les étrangers étaient là, mais invisibles, absents des sociologies d'H. Lefebvre ou de H. Raymond, réduits à la figure du travailleur immigré, comme A. Sayad l'avait montré, condamnés à faire partie de la classe ouvrière, prolétaires parmi les prolétaires. Ou alors, à partir de la fin des années 1970, ils se mettent à exister comme cibles des politiques du retour ou de l'intégration, invités à empocher le « million de Giscard » et à rentrer chez eux, ou à se fondre parmi les Français, sans que leur soit pour autant accordé le droit de vote, et à se faire oublier. Les « événements des banlieues » et la Marche des Beurs vont bouleverser cette imagerie. L'intérêt d'IJ pour ces questions a été provoqué par l'épisode des voitures brûlées en banlieue lyonnaise de 1981, puis ne s'est pas démenti dans les opérations de l'ARIESE, qui mélangeaient les genres de l'enquête universitaire, de la formation professionnelle, du développement urbain et de l'initiative civique. L'ARIESE avait très tôt engagé des recherches sur l'accès des Beurs à l'espace public, sur les représentations médiatiques de l'immigration, sur le

61. Cf. infra « Asiles. Le reclus, le souci de soi et la folie dans la place » et « Intermittence et réciprocité. La folie dans la place ».

62. Cf. infra : Joseph I., « Le ressort politique de l'assistance, l'expérience de l'induction morale. Sur l'ethnographie des SDF ».

développement des commerces dits ethniques ou sur les « flambées de violence » en banlieue. Les textes sur « Urbanité et ethnicité » et sur « Situation migratoire et double appartenance culturelle »⁶³ datent de cette époque et étaient alors discutés par A. Battegay, A. Belbahri, A. Boubeker, C. Foret, M. Healy, L. Roulleau-Berger ou J-P. Payet, qui n'étaient pas toujours d'accord, du reste, avec la figure abstraite, emblématique de la modernité, du « migrant comme tout-venant »⁶⁴.

Pour IJ, nous sommes tous des étrangers. L' « homme marginal », campé par Park⁶⁵, n'est pas un type particulier, une espèce sociale : la « marginalité » est une dimension de notre être-au-monde, de nos formes d'expérience, de socialité et de territorialité. « Les phénomènes de bilinguisme et l'expérience du double langage sont la pierre de touche d'une pensée de l'espace public »⁶⁶. Quand IJ parle de « double appartenance », il renvoie à un entre-deux originaire, dont procède l'illusion culturaliste : il n'y a de fait que des « bribes de culture partagée », qui se découvrent dans les interactions, et renvoient à des répertoires à géométrie variable, sans que l'on puisse jamais cerner une « identité culturelle ». Tous les « trans », « inter », « multi » et post » qui agrémentent le mot « culture » ne font souvent que reproduire une forme d'essentialisme, en ce qu'ils ne reconnaissent pas l'originarité de la situation d'interaction et des compétences sociales et langagières qu'elle met en jeu. Les cultures n'existent pas : elles sont des effets d'interface. Des produits et des processus de catégorisation et de classement. D'où la curiosité d'IJ pour toutes les situations de quiproquo et de malentendu, depuis l'art de manipuler les apparences du combinard, du traître ou du mondain, aux conversations en sabir entre migrants, pleines de transgressions de grammaire et de commutations de code. Le bavardage impromptu entre ouvriers de langue roumaine et urdu dans la rame de RER à 6 heures du matin ou les échanges de recettes dans une association de femmes maghrébines et maliennes d'une cité de banlieue, nous en disent plus sur les modalités d'engagement, de coopération et de communication de notre temps que les lamentations sur la misère du monde. Et les méthodes mises au point par J. Gumperz et D. Hymes deviennent de fantastiques outils pour disséquer en quoi consiste notre « mitoyenneté »⁶⁷ – cette citoyenneté du côté à côté, non pas de l'intégration fraternelle, ni de la marqueterie multiculturelle, mais du « contact mixte », de l'invention permanente des expédients

63. Paru comme partie de I. Joseph, A. Belbahri, C. Foret, M. Healy, *L'affaire Armstrong. Mobilité résidentielle et redéfinition des situations*, Lyon, ARIESE et Paris, Plan construction et habitat, 1984.

64. Cf. infra « Situations migratoires et double appartenance culturelle », « Le migrant comme tout venant » et « Urbanité et ethnicité ».

65. Park R. E., « Human Migration and the Marginal Man », *American Journal of Sociology*, 1928, 33, p. 881-893.

66. Joseph I., PC, 1984, p. 119.

67. Gaudin H., *Seuil et d'ailleurs*, Paris, Éditions du Demi-Cercle, 1992.

de la convivance, sans illusion de se fondre dans une communauté, au delà de la simple juxtaposition des différences. C'est cela qu'IJ lisait dans les échanges conversationnels entre (les) étrangers (que nous sommes) – à la fois une méthode de description et d'analyse linguistiques d'une finesse sans précédent et un compte-rendu des manières de vivre ensemble, de communiquer en s'entendant tant bien que mal, au point de pouvoir plaisanter ensemble, et de coopérer avec une efficacité avérée, en disposant de garanties suffisantes d'un sens commun. « À toutes fins pratiques ».

IJ rappelle comment les analyses de la sociologie de Chicago combinaient le constat de la ségrégation et la curiosité pour la mobilité. Loin de s'en tenir à la métaphore de la « mosaïque » des territoires ethniques, que l'on retient d'ordinaire en reprenant les notions d'« aire naturelle » et de « petite communauté », héritées de E. Burgess et de R. Redfield, IJ insiste sur les dynamiques urbaines autres que celle, limite, du ghetto. D'abord, les conduites à la lisière des zones urbaines, où les habitants développent des Sois duplices, armés de compétences de traduction, indispensables pour le travail, le commerce, le voisinage ou la politique ; ensuite, une déliaison des identités ethniques et progressivement, un affranchissement des codes en vigueur dans le voisinage, la famille ou le clan ; et pour finir, la constitution progressive d'un véritable « cosmopolitisme », qui a d'abord été pensé dans les termes d'une « américanisation », mais qui se fait dans le travail du passage d'un monde à l'autre. L'« hybride culturel » qu'est l'« homme marginal » s'installe dans un entre-monde, sans jamais complètement perdre ses attaches particulières, en se fabriquant parfois des racines ethniques. L'ethnicité n'est pas retour à la tradition, elle est fille du cosmopolitisme. Les cultures sont le fruit de la mondialisation, amorcée par la circulation des anthropologues. Politiquement, cette vision des choses a son importance. Du point de vue des politiques d'accueil des étrangers, la reconnaissance de ce mixte de particularisation et d'universalisation implique de récuser tant la politique multiculturelle, dont la formule a été donnée par Trudeau au Canada au début des années 1970 – relativisme des cultures et droit à la différence – que l'intégration républicaine – alignement des néo-arrivants sur des règles civiques, obligation de neutralité laïque dans l'espace public et refoulement des « croyances » et des « mœurs » dans le domaine privé. On n'imagine plus à quel point cette position était iconoclaste au début des années 1980 et combien elle a pu sonner jusqu'à il y a peu comme une tentative d'importation d'un modèle des États-Unis. Du point de vue de l'interrogation sociologique, ce déplacement du regard allait de pair avec toute une série de nouvelles questions empiriques. Les membres de l'ARIESE se lançaient dans des enquêtes sans précédent à l'époque sur les « espaces intermédiaires »⁶⁸ entre la rue et le domicile – les lieux de sociabilité que sont le palier, la cour, le hall d'immeuble, la sortie de l'école, mais aussi le logement traversé par les réseaux de parenté ou de

68. Rémy J., Voyé L., *La ville et l'urbanisation*, Paris, Duculot, 1974, p. 102-102.

voisinage. Ils ou elles s'efforçaient d'analyser les « négociations identitaires », les occupations territoriales, les engagements situationnels, les trajectoires existentielles – décalant les répertoires de l'ethnicité par rapport à ceux du travail, évaluant la spécificité du modèle français des logements sociaux par rapport aux zones communautaires de Chicago, risquant une écologie dynamique des « aires de résidence » et de leurs taux de vacance et de rotation. Ils ou elles tentaient enfin de repérer les « rôles intermédiaires », notamment des « animatrices résidentes », dans les « cités » de la périphérie lyonnaise, et développaient des stages de « redéfinition des catégories du travail social et de l'animation en direction de publics multiethniques » en milieu défavorisé, à Vaulx-en-Velin, Bron, Vénissieux ou Villeurbanne.

Si les migrants deviennent souvent sous la plume d'IJ les signifiants du mode de vie urbain décrit par L. Wirth⁶⁹ – un texte de prédilection pour notre auteur – ils ne sont donc pas que des métaphores. Ils existent bel et bien. Les migrants ne font pas que subir, victimes impuissantes d'une domination, auxquelles il ne resterait que les issues de la délinquance ou de la religion. Ils agissent. Ils agissaient dans cette grande légende de la migration racontée par Thomas, qui les suivait de leurs campagnes polonaises aux Stockyards de Chicago : « le contact culturel est celui d'identités désorientées et de convictions blessées »⁷⁰, mais si dépendant de la serendipity soit-il, il n'en est pas moins une situation vécue, définie et maîtrisée par les engagements ordinaires des migrants. Ils agissent encore aujourd'hui, inventent d'autres façons d'être Français, et se font une place au soleil de l'économie⁷¹. Alors que la mort de la boutique et de la petite entreprise était annoncée, sous les coups du grand capital, pendant les décennies 1960 et 1970, peut-être que « les petits entrepreneurs, d'origine étrangère, représentent l'avant-garde de l'élite commerciale dans l'Europe de demain »⁷². Ils occupent ainsi le cœur des grandes métropoles, comme le Sentier à

69. Wirth L., « Urbanism as a Way of Life », *American Journal of Sociology*, 1938, 44, p. 3-24 (trad. fr. « Le phénomène urbain comme mode de vie », in Joseph I., Grafmeyer Y., op. cit., p. 251-277).

70. Joseph I., « Les répertoires du citadin », Introduction à U. Hannerz, *Explorer la ville*, op. cit., p. 7-15, ici p. 9.

71. Joseph I., dir., « Introduction », *Commerces et commerçants étrangers dans la ville*, Dossiers des séminaires T.T.S., Ministère de l'Équipement, du Logement, des Transports et de la Mer, et Délégation à la recherche et à l'innovation, 13, 1990. Ce colloque avait rassemblé J. Boissevain, E. Bonacich, M. Morokvasic, R. Waldinger, P. Werbner, A. Tarrius, A. Belbahri, L. Costes et A. Battegay. Cf. infra « Communautés et entrepreneurs ethniques ».

72. Boissevain J., « Small Entrepreneurs in Contemporary Europe », in R. Ward, R. Jenkins, eds, *Ethnic Communities in Business: Strategies for Economic Survival*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 20-28.

Paris ou Belzunce à Marseille⁷³. Ils déploient des réseaux transnationaux et se taillent des empires économiques dans certains secteurs – que l'on pense aux commerces maghrébins ou asiatiques. Ils sont les « repreneurs » les plus efficaces et viables dans des territoires commerciaux en crise, à la périphérie des centres « gentrifiés », et remodelent parfois le paysage urbain en lui donnant une touche ethnique, selon des processus de « succession » dans des niches abandonnées par d'autres populations, autochtones ou immigrées. La compréhension de ce phénomène ne peut pas se limiter au constat de sous-qualification et de sur-travail de beaucoup de ces entrepreneurs ethniques – ce qui serait du reste une façon, en pointant uniquement des stratégies de survie, de perpétuer l'imaginaire du travailleur immigré... Mais elle implique plutôt de comprendre les voies écologiques de cette ethnicisation d'un secteur des services. Plusieurs explications sont alors à examiner : l'insertion dans des réseaux qui fournissent les ressources adéquates (informations d'agences gouvernementales ou d'associations ethniques, contacts dans les pays d'origine, crédit du type tontine, confiance intra-minoritaire, main-d'œuvre familiale...) ; l'émergence de la demande de nouveaux produits de la part de clientèles ethniques sur des marchés captifs (marchés de gros et au détail de viande hallal) ; le profit différentiel de certaines entreprises de sous-traitance au prix d'une concurrence effrénée (travail esclave et clandestin dans les ateliers de couture). Un autre train de pensée se développe sur l'expansion de cette « économie ethnique ». Là encore, l'analyse écologique permet de montrer comment les enclaves économiques et résidentielles tendent à se disperser, passée la première génération – à moins d'un processus de territorialisation très fort, mais toujours vulnérable, des réseaux de compétence et d'initiative, qui mise à la fois sur l'arrivée de nouvelles vagues d'immigration et sur l'ouverture à des clientèles plus étendues. On a parlé d'une croissance centrifuge, allant des produits culturels (alimentation, journaux, musique, livres) aux équipements collectifs et aux espaces intermédiaires (hôtels, restaurants, cafés) et de ceux-ci aux agences et professions accompagnant l'insertion (conseils, agences immobilières, agences de voyages). Cette figure de l'entrepreneur ethnique rompt avec l'image misérabiliste de l'immigré.

La ville déconcertante

Isaac Joseph a vu son nom associé à l'étude des espaces publics urbains. De fait, en rejoignant le Plan Urbain, au ministère de l'Équipement, IJ, soutenu par André Bruston, va pouvoir lancer une série d'appels d'offres autour de la notion d'espace public urbain et favoriser le développement d'une ethnographie urbaine en France. En

73. IJ pensait aux ethnographies d'une économie souterraine globalisée, publiées depuis par A. Tarrus, *Les fourmis d'Europe*, Paris, L'Harmattan, 1992 et *La mondialisation par le bas*, Paris, Balland, 2002.

écho à ses préoccupations d'écologie urbaine, il rejoint également la cellule Prospective de la RATP où, à partir de 1985, au côté de Georges Amar et d'Edith Heurgon, il mène une réflexion de pointe sur les réseaux de transports et sur les lieux-mouvements⁷⁴. Cette posture de recherche-action était capitale pour lui : ses convictions pragmatistes n'étaient pas seulement philosophiques, elles avaient une traduction dans son implication directe dans un travail d'expertise auprès d'urbanistes, d'ingénieurs, d'architectes, de scénographes ou de paysagistes. Les années 1980 et 90 vont voir se succéder une multitude de projets sur les rues, les places et les gares – en dernier lieu, celui d'une recherche inaccomplie sur la ligne 2 du métro à Paris et la ligne 7 à New York⁷⁵. Entre-temps, le voyage à Sarajevo en 1996 aura été une épreuve, tout comme l'avaient été les événements à Beyrouth. Non seulement la guerre et la réémergence des camps, mais la destruction tragique, en quelques mois, de l'alchimie pluraliste de la coexistence mitoyenne entre Serbes, Bosniaques et Croates. Il suffit de quelques check points, barrières et snipers pour en finir avec une ville, détruire des services publics, abolir la paix civile et éradiquer une culture urbaine⁷⁶. Cette preuve de la vulnérabilité par le fait de la vie publique ne relevait pas du simple constat intellectuel. Elle rendait plus urgente encore la nécessité de « reprendre la rue », contre l'horreur de la « guerre aux civils ».

Quelles sont les thématiques qui s'entrecroisent dans la conception de la ville d'IJ ? La première, plus générale, est la qualification de la ville comme milieu d'existence et de coexistence : ville déconcertante⁷⁷, ville sans qualités⁷⁸. Milieu de sociabilités anonymes, loin de la société d'interconnaissance fantasmée dans le « village dans la ville », où la figure de l'étranger, celle du passant plutôt que de l'habitant, va devenir centrale. Dans l'étude de cette ville, les considérations éthologiques et écologiques l'emportent sur la prise en compte des conduites conscientes et réfléchies. La coexistence ne relève pas de l'accord délibéré, et n'obéit pas à une grammaire de la justification. Elle est affaire de tact⁷⁹, d'indifférence civile dans la gestion des rencontres, d'activation de « compétences de rassemblement »

74. Amar G., *La station de métro comme lieu-mouvement*, Paris, RATP-Prospective, 1989.

75. Joseph I., « Continuités urbaines et seuils de la mobilité : le parcours de la ligne 2 du métro parisien entre la place de Clichy et Ménilmontant », projet de recherche, 2003. Et Tonnelat S., Jolé M., Kornblum W., « Vers une ethnographie coopérative. Trouver sa place dans la "ville en train de se faire" », in *Itinéraires d'un pragmatiste*, op. cit., 2006.

76. Joseph I., Lévy-Vroelant C., dir., *La guerre aux civils. Bosnie-Herzégovine 1992-1996*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 167-170.

77. Joseph I., « La ville déconcertante », *Pouvoirs locaux*, 1989, 1, p. 99-103.

78. Joseph I., *La ville sans qualités (VSQ)*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1998.

79. « Le tact est le contraire du toucher » : la coexistence ne passe pas par le touche-touche du melting pot, mais se joue dans un drame que Kant avait qualifié d'« insociable sociabilité », in « L'éthique du tact », art. cit., 1980.

dans l'action conjointe ou de ménagement de l'accessibilité dans les lieux publics. Cette ville est devenue, comme Simmel, Park ou Wirth l'avaient annoncé, notre « horizon indépassable ». Modernité rime avec urbanité. « Hétérogénéité des populations, densité des relations, superficialité des échanges »⁸⁰ : la ville est un monde de passages, à la Benjamin, de porosité des espaces et des cultures, de mélanges et de brassages, d'évitements autant que de contaminations, de cloisonnements autant que de coordinations, dans la pluralité des perspectives et des engagements. Il a une pensée complexe de la ville. Il refuse d'y voir le grand creuset d'un universalisme positif, mais il rejette le discours urbanophobe de la décadence des mœurs. Elle peut être un monde de solitudes et de dérélictions, de désocialisations et d'acculturations, comme elle peut engendrer des formes de mixage social et d'hybridation culturelle d'une grande sophistication. Pour certains, la forme-ville a rompu avec les solidarités de famille, de village, de tribu et de clan, avant de dissoudre les communautés, ordres et corporations qui enserraient l'ordre social, et d'émanciper des collections d'individus, s'associant dans des collectifs volontaires. Mais cette « révolution démocratique » va de pair avec l'invention d'une partition entre vie privée et vie publique, et l'émergence d'une tension entre un ordre public de la ville et les styles de vie qui le composent comme un « plurivers », plutôt qu'un univers, aurait dit James. La ville est un milieu cosmopolite – elle nourrit un « universalisme latéral »⁸¹, où proximité spatiale peut aller de pair avec distance sociale, où les frontières de la coprésence sont des lieux de traduction intense et de conflit potentiel, mais où fleurit aussi un sentiment d'humanité commune. L'universel n'est pas ici formel ou abstrait, proclamé dans la défense de principes d'égalité ou de fraternité, par delà les barrières de nation, de race ou de classe. Il s'agit d'un cosmopolitisme vécu dans le bord à bord désajusté des particularismes, dans leur dynamique, aurait dit Park, de compétition et de contrôle, d'assimilation et d'accommodation, de sub-ordination et de sur-ordination. Il se donne dans des épreuves de déterritorialisation, de libre mobilité et de libre choix, d'accès à des services publics et de coprésence dans des lieux publics, de sentiment de reconnaissance dans des interactions ordinaires et de partage des émotions face à certains événements.

La ville est faite d'un enchevêtrement d'espaces publics, une thématique qu'IJ a été l'un des tout premiers à introduire en France. Qu'est-ce qu'une voie publique, une rue ou une place ?⁸² La lecture de W. H. Whyte et de J. Jacobs s'est chez lui approfondie, pour engendrer une réflexion de philosophie urbaine et un programme de

80. Joseph I., « Les compétences de rassemblement. Une ethnographie des lieux publics », in VSQ, 1998, p. 117-128.

81. Merleau-Ponty M., Signes, Paris, Gallimard, 1960.

82. Cf. Espaces publics, Paris, La Documentation française, 1988 ; et les numéros spéciaux des Annales de la recherche urbaine, par exemple « Espaces publics en villes », ARU, 1992-93, 57-58 ; ou « Au risque des espaces publics », ARU, 1999, 83-84.

recherche empirique sans équivalent. IJ a politisé Goffman⁸³, en recroisant la publicité comme visibilité et la publicité comme droit de circulation, de regard et de séjour⁸⁴. Il a montré comment les performances des citoyens alternent entre scènes et coulisses, comment elles s'emparent des cadres d'usage fixés par les urbanistes pour les aménager sur le vif et comment elles s'ordonnent en chorégraphies qui dessinent leurs « lieux de l'action »⁸⁵. Ces espaces publics ne sont pas tant de dialogue que d'embarras, d'offense et de réparation, d'inattention civile dans les rencontres focalisées ou de coexistence pacifique dans les rassemblements orientés – pour citer des épreuves goffmaniennes, toutes bel et bien urbaines. Ils ne sont pas tant de consensus délibératif que de friction dans les commerces du quotidien, de compétition pour l'occupation de territoires, allant des reproches de l'ordre de l'irritation ou de l'agacement aux controverses autour de frontières et d'usages⁸⁶. La qualité dramatique des espaces publics peut être mise en valeur par des spectacles de fête, de loisir ou de cérémonie et les transformer en avenues de carnaval, terrains de parade ou perspectives de promenade ; elle peut encore devenir le support de leurs investissements par des projets hygiénistes, de leur embellissement par des ambiances esthétiques, de leur rentabilisation par des affichages publicitaires ou de leur utilisation par des quadrillages fonctionnels. Mais avant toute chose, les espaces publics se donnent à voir, depuis une multiplicité de perspectives, et se prêtent, mieux que tout objet, à la sociologie des sens inventée par Simmel. L'être de locomotion qu'est le citoyen, que Goffman appelle une « unité véhiculaire », est à la fois voyant et visible, et vissé à un corps situé tout en se distribuant sur la situation alentour, il prend part à l'ordre de la visibilité mutuelle des rencontres. Ces circulations, croisements,

83. En parallèle à L. Quéré qui accomplissait la même opération sur le concept d'accountability de Garfinkel : cf infra, leur article commun « L'organisation sociale de l'expérience ».

84. Joseph I., « Reprendre la rue », « L'hospitalité et l'univers des rencontres », in VSQ, 1998, resp. p. 51-67 et p. 89-104.

85. Comme une « scène primitive du politique », VSQ, 1998, p. 12. Cf. I. Joseph, « L'espace public comme lieu de l'action », Ibidem, p. 41-50.

86. En marge de l'imagerie de Belleville comme quartier populaire – la rue Vilin de Bober et Pérec, l'iconographie de Doisneau ou Ronis – IJ écrivait : « Compétition pour l'espace commercial entre asiatiques et maghrébins, juifs ou arabes. Compétition pour le logement entre les logements sociaux et les ateliers pour artistes, les logements d'architectes et de professeurs. Compétition pour l'espace public entre les crachats et les crottes de chiens, entre les piétons, enfants ou personnes âgées, et les automobilistes et les motards. Compétition pour les espaces intermédiaires des cafés – par exemple, le café des Folies, occupé le matin par des juifs tunisiens, des maghrébins et des asiatiques, le soir par la bohème parisienne. Un regard écologique sur le quartier ne peut pas ignorer cette compétition pour l'espace » (« Voir avec détachement : le cinéma comme mode d'expression mineur de l'expérience sociale », communication au colloque Du cinéma et des restes urbains. La ville sans cinéma. Le cinéma dans la ville, Montréal, 2000).

stationnements et attroupements n'ont pas lieu dans le vide : ils sont guidés par l'aménagement d'équipements, régis par des normes allant de la réglementation formelle à la convention d'usager, focalisés autour des centralités du divertissement et du commerce, attirés ou repoussés par les réputations d'hospitalité ou d'insécurité, favorisés par la mixité de perspectives et d'usages... Ces évidences, désormais, pour tout urbaniste, nous les devons pour une bonne part à Isaac Joseph.

L'étude de la ville comme bien commun ne se contente donc pas de recenser des récits sur la ville et de montrer comment la ville est devenue une préoccupation d'intérêt général dans les déclarations officielles des politiques et les idéologies professionnelles des experts. Elle ne se satisfait pas non plus d'une sémiologie des visions ordinaires de la ville, des façons que les passants, les touristes ou les habitants ont de raconter leurs expériences dans l'espace, leurs cheminements, fréquentations et habitudes. Elle met en œuvre une enquête sur les paysages urbains, moyennant la lecture décalée de Halbwachs ou le carnet du voyage à Belem, Brésil, qui recoupe une phénoménologie des lieux sensibles, dans leur plénitude visuelle, sonore et motrice. Elle explore une scénographie des arrangements spatiaux, des seuils territoriaux, des points de saillance perceptive ou des signalétiques d'orientation pratique. Elle engage aussi une ethnométhodologie des modalités d'organisation pratique de l'espace, ou une écologie des équipements en objets, des prises et des obstacles, qui façonnent une visibilité et une maniabilité des lieux. Elle développe une pragmatique des usages, des rituels de rencontre et d'évitement, de rassemblement et de mobilisation, à la façon de Goffman. Elle mène enfin une ethnographie des processus de communication et de coopération entre habitants, pour comprendre comment les « animaux bornés »⁸⁷ des villes aménagent et habitent des espaces programmés pour contraindre leurs usages. La ville, avant d'être perçue ou pensée, est pratiquée. La ville, coulée dans le béton, est faite d'occasions et d'événements. Et le bien public se joue là, pas seulement dans les dramatisations publiques des gouvernants, des urbanistes et des sociologues⁸⁸. Procédures des passants qui se croisent sans se bousculer, coups d'œil et réserves corporelles de l'inattention civile, savoir-faire de jonction et de régulation dans les files et les foules. Opérations de catégorisation de genre, de statut ou d'ethnicité, qui activent des marqueurs d'identité et d'altérité dans les rencontres – qui jouent tant

87. « Le “nomade urbain” [est devenu] l'animal borné des villes dont parlait Marx : borné, parce qu'il a déposé dans son environnement les savoirs naturalistes dont son ancêtre portait le fardeau dans sa mémoire ou son apprentissage ; borné aussi, parce que son paysage s'est transformé en un enchevêtrement immense et compliqué d'artefacts techniques.... », cf infra, « Le nomade, la gare et la maison vue de toutes parts ».

88. De ce point de vue, IJ tentait de penser une « ville en train de se faire », tout en tirant parti des points d'appui écologiques de M. Roncayolo, *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, 1990, ou du recensement des lexiques urbains par C. Topalov, dir., *Les mots de la ville*, Paris, Éditions de la MSH et UNESCO, 2002.

dans les manifestations de galanterie que dans leur rejet, dans l'hostilité vis-à-vis de l'intrus qui présente le visage inquiétant de la « classe dangereuse », dans l'aide proposée à un handicapé ou refusée par un aveugle pour la traversée du passage clouté ou dans la tenue à distance du sans-abri stigmatisé comme trop bruyant ou odorant. Chaque fois, des « principes d'ordre » et des « conventions d'usage » organisent la relation de coprésence, selon les axes de l'égalité, la réciprocité, la sécurité ou l'accessibilité.

La ville est bien un organisme politique – le lieu d'une « repolitisation de l'urbain ou de la réurbanisation de la politique », une phrase de Chemetov qu'IJ aimait à citer⁸⁹. De là, l'intérêt qu'il portait à des expérimentations comme la rénovation du cœur de Lyon, et à la réflexion menée par les urbanistes sur le paysage, la lumière et le son – IJ gardait des liens étroits avec les expérimentations sur les ambiances urbaines de l'équipe du Centre pour la recherche sur l'environnement sonore (CRESSON) à Grenoble, en particulier J.-F. Augoyard⁹⁰, G. Chelkoff et J.-P. Thibaud⁹¹. De là, aussi, la curiosité pour la première journée sans voitures à La Rochelle en 1997, à l'époque enthousiasmante – non seulement dans son déroulement avec la participation des habitants, mais aussi dans son organisation moyennant un travail de démocratie procédurale, piloté par la Mairie⁹². Loin de s'enfermer dans les considérations micro, qui lui étaient parfois reprochées, IJ avait une vraie passion pour le traitement des espaces et l'aménagement de villes, comme Barcelone, Le Caire, New York, Medellín (Colombie) ou Salvador (de Bahia), et pour l'émergence de nouvelles méthodes de management à l'échelle internationale. Il était par exemple inquiet, à propos des politiques de transport, « qu'une “microphysique de la citoyenneté” naisse de la synergie entre une évolution des compétences en matière de projets urbains, la redéfinition des styles professionnels de production des services, et la satisfaction de demandes sociales émergentes »⁹³. Assurer un droit de circulation aux enfants dans le métro, comme à Tokyo ; s'inquiéter du « temps des citadines » et des offres de services spécifiques selon le genre, comme M.-C. Belloni l'a étudié en Italie ; garantir la pluralité des usages, y compris pour les personnes à mobilité réduite, les troisième

89. Cette idée était au cœur de la préparation du colloque de Cerisy, « Cultures civiques et démocraties urbaines » de 1999, qui a conduit à la publication de D. Cefaï, I. Joseph, dir., *L'Héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2002.

90. Augoyard J.-F., *La qualité sonore des espaces habités*, Grenoble, CRESSON, 1991.

91. Thibaud J.-P., *Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics*, Bernin, À la croisée, 2002.

92. Borzeix A., Joseph I., *Que s'est-il passé à La Rochelle le 9 Septembre 1997 ?*, Paris et Nanterre, Rapport d'étude CRG-Université Paris X, 1998.

93. Joseph I., « Quelques pistes de réflexion sur l'écologie urbaine », Séminaire de recherche « Écologie Urbaine », Paris, Mission Prospective RATP, 1998.

et quatrième âge et les familles à poussette ou landau, en faisant porter la charge du handicap sur le milieu et non sur l'utilisateur⁹⁴ ; appliquer un principe de précaution dans les domaines de l'aménagement et de l'environnement, en se souciant des conséquences pratiques pour les générations futures, et donc « élargir les échelles spatiales et temporelles d'aménagement » ; s'inquiéter de la multiplication des gated communities, à Caracas, Los Angeles ou São Paulo, de l'accroissement des inégalités sociales et des injustices fiscales qu'elles engendrent, et surtout, de la privatisation du droit à la ville qu'elles représentent ; ou travailler à « l'équité territoriale », en réfléchissant en termes d'intercommunalité en région parisienne, et en ne refusant pas un droit à la ville aux « banlieusards » – donc, en développant des réseaux de transport selon une logique qui ne soit pas exclusivement économique...

Loin de se replier sur un savoir livresque de la ville, IJ aimait discuter, accompagner sur le terrain et mettre en contact concepteurs, paysagistes, architectes, scénographes, urbanistes, comme en 1993, lors du colloque de Cerisy, Espaces publics : Esthétiques de la démocratie⁹⁵. Le point commun de tous ces professionnels était la définition de « normes d'accès à des biens publics : sécurité, assistance, accessibilité, santé », qui soit impulsée par les pouvoirs publics, mais qui fasse également confiance aux publics d'utilisateurs concernés – des citoyens tenus pour compétents⁹⁶, et non pas disqualifiés a priori par les politiques et les experts. L'assomption d'un devoir d'hospitalité et d'un droit de visite⁹⁷, de nature « cosmopolite », repensée par H. Arendt depuis l'ouverture d'un « espace public potentiel, ouvert à tous les points de vue »⁹⁸, a une traduction directe dans la ville : pour les concepteurs et les constructeurs⁹⁹ comme pour les usagers, maintenir des conditions d'équité, de pluralité et de publicité. Mais ces espaces publics, encore une fois, ne confirment pas le mythe des échanges marchands de l'économie libérale ou des droits civiques de l'État de droit. Lieux interstitiels d'accommodation réciproque¹⁰⁰ et d'ajustement de capacités à des milieux inappropriables ; lieux

94. Sur la transformation du sens du handicap et le passage de la « rééducation » à l'« accessibilité » : Sanchez J., « Accessibilités, mobilité et handicap », *Annales de la recherche urbaine*, 1992-93, 57-58, p. 126-134.

95. Joseph I., dir., *Prendre place. Espaces publics et culture dramatique*, Colloque de Cerisy, Paris, Plan urbain, 1995, collection « Recherches ».

96. Joseph I., dir., *L'Espace du public. Les compétences du citoyen*, colloque d'Arc-en-Senans, Paris, Plan Urbain, 1990, collection « Recherches ».

97. Le texte d'I. Kant, *Projet de paix perpétuelle* (1795), Paris, Vrin, 1948, p. 30-31, était souvent cité et commenté par IJ.

98. Arendt H., *Juger*. Sur la philosophie politique de Kant, Paris, Seuil, 2003, p. 71.

99. Grosbois L.-P., *Handicap et construction*, Paris, Le Moniteur, 1996.

100. Joseph I., « La gestion des espaces publics (perspectives d'une consultation) », *Espaces et sociétés*, 1990, 62-63, 2, p. 65-73, spécial « Espace public et complexité sociale ».

d'interactions allant du registre de l'inattention civile à l'émeute raciale, en passant par les « civilités tièdes » et les transactions d'usage ; lieux de rassemblements et de mobilisations, enfin, des fêtes de quartier aux regroupements autour d'un incident de rue ou aux occupations lors d'un conflit d'aménagement.

Les équipements du bien public

Isaac Joseph, prenant au sérieux la res publica et en faisant un thème d'enquête microsociologique, a rapidement rencontré le problème de l'écologie des biens publics. Le bien public ne se forge pas seulement dans l'énonciation d'un discours de l'intérêt général, il s'institue moyennant la création d'équipements institutionnels, la formation de métiers spécifiques et le façonnage d'environnements pertinents. Ses enquêtes pionnières sur les services publics et sur les interactions entre professionnels du public et usagers ont transféré des hypothèses interactionnistes, pragmatiques et écologiques sur le terrain des relations de service¹⁰¹. Les remarques de Dewey sur l'« intelligence organisée » recourent l'enquête de Gibson sur les ressources, les obstacles et les prises de l'espace – une écologie de la perception et des activités¹⁰² – et l'ethnographie par Goffman de l'organisation des interactions focalisées ou orientées – une microsociologie des rencontres et des rassemblements¹⁰³. On n'insistera pas assez sur le caractère novateur et crucial de cette approche pour la réflexion sur l'action publique. Il ne s'en tient pas aux déclarations d'intention ou aux justifications après coup des professionnels, pas plus qu'à leurs récits dans les contextes mi-publics mi-privés de l'entretien sociologique : il propose de se porter vers des sites d'observation et de description qui sont ceux des contextes d'expérience et d'activité, routinière et exceptionnelle, des agents et des usagers. Il ne s'attarde pas sur la façon dont des politiques publiques sont ourdies, dans des forums d'expertise ou des cénacles de pouvoir : il montre comment l'action publique est accomplie, quelles opérations sont effectuées, dans quels agencements et avec quelles conséquences. Il repère quels régimes d'engagement sont actualisés, quelles places sont assurées aux « fonctionnaires », aux « bénévoles » ou aux « bénéficiaires » et comment, sur le terrain, on the spot, des malentendus sont ou non surmontés, des droits revendiqués et concédés, des obligations rappelées ou imposées – comment se transige la citoyenneté en contexte et comment, avec et à côté du droit, s'inventent l'usage et son usager¹⁰⁴. L'étude du bien public requiert de ne pas s'en tenir à des représentations, mais

101. Joseph I., « La relation de service, les interactions entre agents et voyageurs », *Annales de la recherche urbaine*, 1988, 39, p. 43-55.

102. Gibson J. J., *The Ecological Approach to Visual Perception*, Boston, Houghton-Mifflin, 1979.

103. Goffman E., *Behavior in Public Places*, Glencoe, Free Press, 1963.

104. Jeannot G., *Les usagers du service public*, Paris, PUF, 1998.

d'observer des activités situées, de ne pas prendre au pied de la lettre la philosophie morale ou le droit administratif, mais d'enquêter sur des situations d'interface où se font l'État et ses « services » ; et donc, de ne pas prendre les personnes pour les victimes d'un rapport de domination ou les défenseurs d'une cause politique, les chevaliers de la res publica ou les petits épargnants du social – mais de voir et de comprendre ce qu'ils font in situ. Leurs multiples manières de le dire ou de l'écrire sont constitutives de leurs opérations de coordination et de communication, afin d'organiser leur expérience de travail, leur interaction avec les usagers et leur proposition de service. D'où l'intérêt des notions de « compétences interprétatives », de « rituels de personnalisation et de bienveillance », de « procédures d'alignement et d'identification », d'exigence de responsabilité (comme accountability et responsiveness), de « coproduction de biens publics » et de « protocoles de la coopération de service », autour desquelles s'articulent les pages de *Métiers du public*¹⁰⁵. Bref, IJ a travaillé à une sociologie de l'État, par le petit bout de la lorgnette, où les missions de service public, les affrontements molaires entre référentiels, les conflits entre camps politiques et les tensions entre agences administratives, qui préoccupent les politistes, se transcrivent en phénomènes de coopération et de communication en situation. Il l'a fait avec des outils autres que ceux de la science politique, qui n'est pas bien armée pour le faire¹⁰⁶, en inventant des dispositifs d'enquête, en tordant les concepts de l'arsenal microsociologique et en transcendant des questions de théorie politique.

La relation de service devient un objet légitime à partir de la fin des années 1980¹⁰⁷. IJ change d'échelle d'observation, de description et d'analyse, et saisit le grain fin des procédures d'interaction et de justification entre agents et usagers, ainsi que la place des objets et des artefacts techniques dans cette relation. Il s'efforce de comprendre comment se conjoignent l'application d'une règle universelle et le traitement d'un cas particulier, et tous les frottements et flottements que cette tension

105. Joseph I., Jeannot G., dir., *Les métiers du public. Les compétences de l'agent et l'espace de l'usager*, Paris, Éditions du CNRS, 1995, avec des interventions remarquables d'A. Borzeix, A. Cicourel, M. Conan, J. Gumperz, M. Grosjean, A. Hatchuel, C. Heath, M. Lacoste, P. de Lara, M Lipsky, D. Montjardet et W. Wirth. Ce livre reprenait des communications au colloque international *À quoi servent les usagers ?* (1991) et un séminaire de plusieurs années, organisé avec le soutien du Plan urbain, du ministère de l'Équipement, de la RATP et du ministère de la Recherche.

106. Cf. cependant, à côté des livres de P. Warin ou de V. Dubois, J.-M. Weller, *L'État au guichet*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.

107. Weller J.-M., « La modernisation des services publics par l'utilisateur. Une revue de la littérature (1986-1996) », *Sociologie du travail*, 1998, 3, p. 365-392.

peut engendrer¹⁰⁸. Il rend compte des protocoles de cette relation de service, et montre le travail de réparation des agents de station de métro, qui ont une triple compétence : de diagnostic technique du problème à partir des informations transmises par l'utilisateur en langage profane¹⁰⁹ ; d'acquiescement de leurs obligations contractuelles en spécifiant des prix, donnant des informations, indiquant des délais, s'assurant de leur intelligibilité ; d'échange de civilités et de politesses, manifestant du respect, sans tomber dans l'obséquiosité commerciale et avec la retenue du représentant du public¹¹⁰. À propos de la mobilisation de l'événement de la Coupe du Monde, il développe la notion de « régimes de disponibilité »¹¹¹. Au lieu de traiter l'événement comme l'effet d'agrégation de petites décisions individuelles et institutionnelles ou comme la célébration d'un rite global à forte charge symbolique, IJ recourt à une perspective pragmatiste : l'événement se déploie en une séquences d'occasions à saisir, de problèmes à régler, de tâches à accomplir, de joies à assurer, de nuisances à éviter, d'accidents à prévenir, de situations à organiser. Même si un travail rationnel d'investissement de moyens et d'ingénierie de solutions est engagé en amont par des entreprises privées et par des agences publiques, ces épreuves pratiques sont co-définies et co-administrées par tous les participants, certaines sur scène, sur un mode sensible, d'autres en coulisses, de façon infinitésimale. La préparation d'un match peut alors être analysée¹¹² à partir de la mobilisation d'équipes impliquées dans une activité collective (de joueurs, de supporters, d'arbitres, d'entraîneurs et de préparateurs, d'organiseurs officiels, de vendeurs de ticket, de services de sécurité, d'agents de transport, de techniciens de surface, d'artistes et de journalistes...) et de la composition entre chaînes de coopération (pour maintenir par exemple un service de métro normal, éviter les incidents et réguler les foules, garantir la circulation habituelle des Franciliens et accueillir des « voyageurs intermodaux », pour le moment incompetents, distribuer les informations pertinentes et débrouiller les situations délicates...). IJ analyse en particulier le travail d'exécution des agents RATP et SNCF pour assurer une lisibilité du réseau, donner des prises d'orientation et offrir une assistance aux usagers – et actionner leurs équipements en matière d'ambiance

108. Cf. dans ce sens M. Breviglieri, L. Pattaroni, J. Stavo-Debaugé, « Quelques effets de l'idée de proximité sur la conduite et le devenir du travail social », *Revue suisse de sociologie*, 2003, 29, 1, p. 141-157.

109. IJ s'appuie alors sur l'analyse du raisonnement médical par A. Cicourel, *Le raisonnement médical*, Paris, Seuil, 2002.

110. Joseph I., « Les protocoles de la relation de service », in *VSQ*, 1998, p. 129-144.

111. Joseph I., « Moment d'action et régimes de disponibilité », *Éducation permanente*, « La relation de service », 1998, 137, 4, p. 35-45 – une partie de l'article est reprise infra, « Activité située et régimes de disponibilité ». A. Borzeix, E. Lévy, D. Bayart et M. Lacoste ont participé à cette enquête.

112. Comme la contemplation de l'œuvre d'art par H. Becker ou l'opération médicale à l'hôpital par A. Strauss.

lumineuse, de points d'information, de documents à consulter pour réduire des queues ou fluidifier la circulation, désengorger des goulots d'étranglement et maîtriser les rassemblements et attroupements. Il montre comment la structure d'anticipation par planification de l'événement exceptionnel ne fait qu'ouvrir un horizon de possibles, dans lequel des « agents mobiles et polyvalents » doivent avoir le sens de l'opportunité pour régler les problèmes au coup par coup, se montrer réceptifs à des requêtes singulières, se démarquer des routines temporelles des agents statutaires et fournir ce bien public aux usagers qu'est la disponibilité ad hoc. Penser des « régimes de disponibilité » revient à ménager des situations d'hospitalité et d'accessibilité aux usagers, à repenser l'organisation spatio-temporelle du travail des « agents de base », moyennant une raison pratique « au niveau de la rue »¹¹³, plutôt que dans les bureaux de management ; et à renforcer les dispositions et les dispositifs d'une « politique de proximité »¹¹⁴, orientée par une pertinence des cas singuliers, qui ne se contente pas d'une définition abstraite des inégalités, mais met en œuvre une connaissance et une actions rapprochées¹¹⁵.

Sa position de tête de réseaux multiples a amené IJ à pousser ses investigations dans autant de directions. La petite enquête, menée pour le compte de la Mission de la recherche de La Poste et l'Université Paris X en 1997-98¹¹⁶, offre un bel exemple de description du bureau de poste : au-delà des performances des agents et des usagers, elle insiste sur les objets et les équipements qui leur servent de points d'appui ou d'opérateurs d'orientation, de guides d'action et de médiateurs d'interaction. En outre, IJ n'a cessé de s'intéresser aux « marginaux » et « exclus » que sont les SDF, comme figures perturbatrices et révélatrices d'un ordre public¹¹⁷ et aux opérations sur le terrain du SAMU social ; il a été l'un des initiateurs de l'interrogation sur les services d'urgence, notamment psychiatriques¹¹⁸, dans le prolongement des préoccupations du temps du CERFI ; et il a aussi appliqué sa réflexion sur les conditions écologiques de l'accessibilité à l'aménagement des lieux publics pour les handicapés, dans une

113. Lipsky M., *Street Level Bureaucracy : Dilemmas of the Individual in Public Services*, New York, Russell Sage Foundation, 1982 ; et « Les agents de base », in G. Jeannot, I. Joseph, dir., *Les métiers du public*, op. cit., p. 195-219.

114. Sur ce point, IJ se sentait une affinité avec le programme sur le « trouble » et l'engagement du groupe de L. Thévenot, qui rejoignait selon lui les thématiques goffmaniennes de l'embarras ou du malentendu, et prémunissait contre le risque de voir De la justification se figer en « scolastique du jugement ».

115. Cf. l'état des réflexions en 1992, dans le colloque de Cerisy sur « Le nouveau management public », in *Le service public ? La voie moderne*, Paris, L'Harmattan, 1995.

116. Cf. infra « Le bureau de poste. Écologie d'un espace de services publics ».

117. Ballet D., Joseph I., dir., *Visibles, proches, citoyens, les SDF*, Paris, PUCA, 2004, collection « Recherches », 148, d'après un colloque à la Maison de la RATP, 2003.

118. Joseph I., Proust J., « Urgences psychiatriques en milieu urbain. Les interventions cliniques en situation », in *VSQ*, 1998, p. 159-179.

enquête avec L.-P. Grosbois¹¹⁹. Dans chacun de ces domaines, il a de surcroît formé des étudiants qui sont pour certains devenus ou en train de devenir des experts reconnus. Mais l'enquête la plus ambitieuse et la plus aboutie, qui recoupe les thématiques de l'espace public et du service public, reste sans doute la grande fresque sur la gare du Nord¹²⁰. Cette enquête d'envergure a donné l'opportunité d'approfondir le sens de la notion de lieux-mouvements et d'engager des recherches sur les coordinations au travail à la RATP et à la SNCF, mais surtout, de prendre la gare du Nord comme un « phénomène total » et d'y lancer une enquête impliquant plusieurs corps de chercheurs, d'employés et d'usagers¹²¹. Anni Borzeix qualifie de « Plozévet bis, quarante ans plus tard, en plein Paris », cette enquête à laquelle tous les participants ont énormément appris, « constatant que sociologie des espaces publics, du travail et du langage pouvaient se répondre et dialoguer », et comprenant, par le détour du concret, « comment et pourquoi l'ordre de l'interaction et l'ordre de l'institution pouvaient se raccorder »¹²². Cette enquête reste unique, par les moyens qui y ont été investis, le temps qu'elle a duré et le nombre de personnes qu'elle a mobilisées. Elle a un statut bien particulier, du fait que les analyses microsociologiques des interactions, des métiers, des événements et des situations y ont été mises au service des concepteurs de la nouvelle gare multimodale.

L'enquête Gare du Nord est partie du postulat d'une pluralité de logiques territoriales (quartier de la gare et desserte de la banlieue et de la région Nord) et de fonctions d'usage (par exemple : magasins autorisés, commerce à la sauvette, travail intérimaire à l'entour, embauche clandestine pour migrants). Elle a reconnu la pluralité d'acteurs institutionnels et de conventions professionnelles, soulevant la question du « plan de travail commun » – comment les exploitants coordonnent-ils des opérations et combinent-ils des compétences, des prestations, des engagements et des pouvoirs d'intervention différents. Elle s'est une fois de plus penchée sur certains métiers du public : D. Boullier a interrogé les modalités de coproduction d'une évidence commune pour les professionnels de l'urgence. Ils usent en effet d'un langage vernaculaire comme d'une « nosographie pratique » – le « régime biscotte » comme substitut à l'hypoglycémie – et doivent répondre à des impératifs comme écarter les curieux dans ce milieu de visibilité, suivre les apparences sans en être totalement prisonnier, identifier le problème pour enclencher la meilleure procédure, et malgré tout, rester vigilant et être à même de s'appuyer sur des savoirs non codifiés et sur

119. Joseph I., Grosbois L.-P., Sautet P., Habiter une ville accessible. Des usages à la conception, Paris, PUCA, 2002, collection « Recherches », 140.

120. Joseph I., dir., Villes en gares, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1999.

121. Joseph I., Boullier D., Guillaudeux V. et al., Gare du Nord : *mode d'emploi*, Paris, Plan Urbain, RATP et SNCF, 1995, collection « Recherches », 96.

122. En écho à IJ : « Si Plozévet représentait la France du changement et des “Trente Glorieuses”, que représente aujourd'hui la Gare du Nord ? », *ibidem*, p. 8.

l'arrangement des circonstances. Mais cette enquête n'a pas oublié, en contrepoint, les compétences d'observation, de circulation et de communication des usagers. Ceux-ci demandent des comptes en cas de retard, réclament des informations en cas d'incident, doivent être assistés ou protégés en cas d'urgence ; ils sont confrontés à des problèmes de « défaillance des équipements », de « prospection de l'espace de visibilité » ou de « discrimination des informations sonores ». Le problème de l'accessibilité n'est donc pas seulement une affaire de compatibilité entre fonctions ou entre conventions ou de virtuosité des agents de l'entreprise. Il est reposé à partir de la multiplicité des usages qui cohabitent dans l'espace ou se succèdent dans le temps d'une gare¹²³. L'intelligence des espaces dans l'« antichambre du voyage » est de permettre aux usagers de permuter dans la fluidité entre les activités de lire, manger, circuler, magasiner, décider de leur parcours, boire un verre avec des amis, acheter leur billet aux guichets, retirer de l'argent aux distributeurs, accéder aux quais d'embarquement... La réflexion ne porte pas exclusivement sur des portions de bâtiment allouées à telle ou telle entreprise ou sur les types de véhicules impliqués dans et autour de la gare, mais sur l'architecture des « régimes de participation » à un lieu commun, sur les formes d'« attention multimodale »¹²⁴ qui s'imbriquent dans l'expérience des usagers. « Multimodalité » est le maître mot de l'enquête. Les « modes d'appréhension »¹²⁵ sont encastrés dans des prises matérielles, qui favorisent la manipulation d'équipements, et inscrits dans une distribution des équipes, qui rende optimale l'offre de service. G. Amar fera ailleurs l'éloge de l'« éco-diversité de la mobilité urbaine » : la qualité d'une ville s'éprouve dans sa capacité à autoriser tous les « régimes de mobilité » (rapides ou lents, individuels ou collectifs, motorisés ou non...) et à faciliter le changement de mode (à soigner les « interfaces modales », qu'elles soient architecturales, tarifaires, informationnelles...)¹²⁶. Cette « multimodalité » est étudiée dans des monographies de terrain. E. Lévy suit des cheminements de voyageurs et opère des « coupes » de leur milieu de visibilité et d'activité pour capter leur « réseau de ressources » pertinentes à un moment donné – selon leur source, leur forme, leur canal, leur temporalité et leur destinataire.

123. Sur les « régimes de présence », cf. A. Hennion, S. Dubuisson, V. Rabeharisoa, « Passages et arrêts en gare : border son temps, flotter, se réengager », in *Villes en gares*, op. cit., p. 212-241.

124. Proust J., *L'Attention sélective et la trame de l'expérience* dans la Gare du Nord, Paris, Plan Urbain, 1995.

125. Joseph I., *Météor*, op. cit., p. 39-40. Pour Goffman, le mode est « comme une clef en musique, la stabilisation conventionnelle d'un système de relations ». Le sens du mot n'est pas le même quand on parle de la composition de plusieurs types de techniques et d'emplois dans le domaine des transports ou des télécommunications. Ici, les objets techniques sont des « matrices de modes ».

126. Amar G., *Mobilités urbaines. Éloge de la diversité et devoir d'invention*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2004, p. 200 et s..

M. Lacoste centre son attention sur les locaux d'information et sur leur gestion des demandes d'information, des récriminations et des dépannages, afin de « sauvegarder le traitement séquentiel des demandes » (agents) et de « gérer en continu le travail des agents et l'attente des usagers » (responsables). D. Bayart montre comment l'espace de ressources de la gare agence une série d'interfaces qui doivent être « coproduites » et « maintenues » par la coopération des agents et des usagers – d'où la nécessité d'une circulation d'information qui ne soit pas que descendante des instances de régulation vers les passagers. A. Borzeix enfonce ce clou en décrivant les annonces en temps réel qui, obéissant à un « modèle linéaire de communication télégraphique », ignorent la valeur pragmatique des messages qui agissent sur des usagers qui y réagissent et la nécessité d'incorporer l'anticipation de cette réaction. Ce bouquet d'enquêtes, extrêmement sophistiquées, aura, à sa manière, contribué à modeler un nouveau type d'interrogation sur les espaces publics, et à donner corps à un nouveau type d'enquête, celui de l'ethnographie coopérative.

Agir en situation de travail

Isaac Joseph avait une attention aiguë pour tous les « petits boulots » qui ne cessent d'émerger dans la vie publique – avec un regard sociologique qu'E. C. Hughes n'aurait pas désavoué¹²⁷. Nous vivons un « New Age de la médiation », disait-il avec humour. Conseillers d'orientation professionnelle, de placement financier, de rencontre matrimoniale et de réconciliation conjugale, traducteurs en langage des signes et écrivains publics dans les administrations. Ingénieurs de la mixité sociale, grands frères de nos banlieues, juges de paix civile et médiateurs de conflits du travail... Et IJ de remarquer le retour de la fonction de « concierge » à New York, en clin d'œil à la vieille Europe, ce « métier de la ville », « figure controversée de l'hospitalité urbaine qui s'occupe de l'espace commun et est en charge de ce qui ne va pas ». « Tout le monde fait de la médiation, comme M. Jourdain de la prose ». Plus sérieusement, les interfaces se multiplient, complexifiant les services et différenciant les publics, spécifiant des lieux et des moments d'intervention, hors de la relation de guichet. Les modèles de prestation se transforment avec cette apparition de nouvelles compétences, dispensant de nouvelles espèces de biens publics, comme les agents d'ambiance dans les agences administratives, les cohortes d'agents d'accueil, sécuritaires ou non, sur les quais du métropolitain, les services d'urgence des pompiers ou du Samu social... Publics, services publics et biens publics sont pris dans un processus de reconfiguration permanente, qui rendent plus complexe la figure du citoyen – et que les schémas à l'emporte pièce de la colonisation de la société civile par l'État ou au contraire de la dérégulation néolibérale des services publics, de la

127. Hughes E. C., *Le regard sociologique*, op. cit..

multiplication des dispositifs de normalisation ou de la métamorphose des rapports de domination sont loin d'épuiser.

C'est par ce biais qu'IJ a apporté sa pierre à la traduction française des problématiques de l'action située et de la cognition distribuée. Cette entreprise a été abritée en partie par les livraisons de la collection « Raisons pratiques », à l'École des hautes études en sciences sociales, au comité de rédaction de laquelle il participait. IJ les a appliquées à une sociologie des professions du métro et du RER, comme voie d'accès à une interrogation écologique, in situ, sur les coordinations et les ajustements au travail. Il changeait ainsi d'air... Il était agacé au début des années 1990 d'être devenu un Monsieur Ville. Et ce concept d'« espace public urbain », dès lors que le succès en était assuré, commençait à l'ennuyer. La fatigue des mots trop répétés. L'inflation des symboles qui s'usent à trop circuler. Il ne s'est pas « reconverti » pour autant, se déplaçant simplement de façon plus prononcée vers d'autres sites d'observation, notamment ferroviaires, qui étaient déjà les siens, sans renoncer au travail accompli sur la ville. De fait, le petit texte sur le travail de l'assureur RATP datait déjà du milieu des années 1980, et anticipait les études sur le machiniste-receveur ou sur le Poste central de la ligne A du RER¹²⁸. Il accentuait en parallèle ses collaborations sur des « dossiers de réforme » du service public, en particulier autour de la relation agents-usagers, en maintenant le lien avec A. Bruston et en assurant des « pontages » avec Gilles Jeannot. Et il ne cessait de prouver en acte qu'il existe une « issue empirique » à l'héritage pragmatiste et interactionniste, en construisant « une alliance avec des sociologues du travail qui élargissent le propos – Dominique Monjardet, sur la police, Anni Borzeix sur EDF, Armand Hatchuel sur la socio des entreprises »¹²⁹.

Action située¹³⁰ et cognition distribuée¹³¹, interfaces entre hommes et machines¹³² dans des contextes de travail coopératif : tels sont les termes clefs de l'analyse des situations de travail. L'action s'incarne dans des situations d'interaction et des environnements d'objets¹³³. Par ses opérations d'exploration et de prélèvement d'informations observables et descriptibles, publiquement disponibles, l'organisme

128. Cf. infra « Les connaisseurs de l'urbain. L'assurance du réseau routier RATP », « Le temps partagé. Le travail du machiniste-receveur », et « Attention distribuée et attention focalisée. Les protocoles de la coopération au PCC de la ligne A du RER ».

129. Lettre à Marc Breviglieri, 2003, à propos de son rapport avec la sociologie de la justification du GSPM.

130. Suchman L., *Plans and Situated Actions: The Problem of Human-Machine Communication*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

131. Salomon G., *Distributed Cognitions*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

132. Dodier N., *Les hommes et les machines*, Paris, Métailié, 1995.

133. Conein B., Thévenot L., dir., *Cognition et information en société*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1997, « Raisons Pratiques », 8.

pilote son action et organise son expérience, et en retour, transforme les paramètres de l'environnement dans lequel il se trouve. Cette perspective a défenestré l'intelligence de la situation hors des consciences subjectives et l'a réancrée dans des agencements matériels ou interactionnels¹³⁴. La compréhension de ce qui se passe ou de ce qui arrive est lisible dans la configuration publique de la situation, mais aussi incorporée à des dispositifs techniques qui accomplissent une part du travail de mémoire, de cognition ou d'action, et organisée par sa répartition sur les segments de multiples réseaux de coopération et de communication. À la fin des années 1980, toute une génération a été marquée par la lecture de L. Suchman, rectifiant la notion d'action en plan, contre une version représentationniste de l'intention, et réintroduisant les contingences de l'environnement, le travail d'improvisation circonstanciée, dans le cours même des activités pratiques. Peu à peu, les points d'appui sur des « artefacts cognitifs »¹³⁵, comme le cockpit de l'avion d'Hutchins¹³⁶ et plus généralement, les « inscriptions » de Latour, sont entrés dans l'analyse. Les travaux de sciences cognitives ont parachevé les intuitions du pragmatisme en leur donnant une assise d'enquête empirique¹³⁷, et en affinant encore plus les outils d'observation et de description que nous avaient légués les ethnographies naturalistes des années 1960 et 1970. La science sociale qui en est issue reste minoritaire, en France comme ailleurs, mais elle est sans doute la plus novatrice. Elle se pose de manière forte à l'encontre de versions plus en vogue de sociologie du travail¹³⁸, comme lorsque JI commente les formes de coopération qui se jouent sur les exigences d'« être au courant », « monter au créneau », « se délester » et « reprendre en main » et les met en regard d'interprétations plus communes. Le travail d'équipe du Poste de commande centralisé du RER n'est pas réglé hiérarchiquement par une chaîne de commandement : il ressemble à un « co-pilotage où chacun est tantôt activiste et réserviste de l'action [et] suppose des processus d'ajustement et de couplage qui soulignent la part des obligations implicites qui font « tenir » le collectif ». Chacun de ces verbes renvoie à un « cadre de participation » à une activité collective.

Prenons la belle description de Météor. Météor est la nouvelle ligne automatisée du métro parisien, « la 14 », qui roule de Madeleine à Bibliothèque François Mitterrand. Vitrine commerciale, pari politique, expérimentation technique, projet

134. Fornel M. de, Quéré L., dir., *La logique des situations*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1999, « Raisons pratiques », 10.

135. Norman D. A., « Les artefacts cognitifs », in B. Conein, N. Dodier, dir., *Les objets dans l'action*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1993, p. 15-34.

136. Hutchins E., *Cognition in the Wild*, Cambridge, MIT Press, 1995.

137. Conein B., *Les sens sociaux*, Paris, Économica, 2005.

138. Joseph I., « Les antinomies de l'autonomie », in *Cahiers du LAS*, Paris, École Polytechnique, « Langage et activités de service », 1992, 4, où il discute le travail de G. de Terssac, *L'Autonomie dans le travail*, Paris, PUF, 1992.

futuriste, défi dans la recomposition des relations, des compétences et des carrières professionnelles de la RATP et dans la reconversion de cette entreprise de services publics : Météor est tout cela à la fois. Il s'agit d'un dispositif socio-technico-institutionnel abouti, et non pas avorté comme Aramis¹³⁹. IJ décrit avec une grande finesse un certain nombre de processus de transformation des « métiers du public ». Les « vocabulaires de la tâche » ne sont plus pertinents. La tâche, examinée dans son accomplissement concret, et non pas comme directive formelle, est d'abord affaire de « ficelles du métier », « pour classer des priorités, catégoriser des incidents, interpréter des événements, distinguer des cas, différencier des personnes »¹⁴⁰. Le coup d'œil et le tour de main ne sont pas tant des dispositions incorporées que des savoir-voir et des savoir-faire, à la charnière des habitudes du corps et des agencements de la situation, des capacités à apprendre plutôt que des programmes à répéter. En outre, sous couvert de détournement stratégique des règles, de régulation autonome ou de structure informelle, c'est toute une série d'épreuves, non codifiées, ni même reconnues ou recensées, dont le « sale boulot » (dirty work) d'E. C. Hughes, qui sont prises en compte. L'indétermination croissante de la définition des postes et des instructions à suivre conduit les agents à devoir improviser, à s'engager à titre personnel et à ressentir la vulnérabilité de leur position. L'appel à la flexibilité et à la créativité peut être vécu comme un assujettissement, d'autant plus angoissant que le travail se fait sans filet. Mais l'activité professionnelle est désormais en partie située, composant des réglementations formelles avec des accommodements familiers, des jugements indexicaux et des expérimentations locales. A fortiori quand il s'agit de missions de service public. Elles ne se limitent plus à traiter de situations normales et régulières, bien répertoriées et cadencées, dont l'agent puisse se retirer, non concerné au-delà du rayon de ses compétences universelles. Elles imposent de prendre en compte l'irruption de situations marquées au sceau de l'unique et de l'occasionnel, de manifester de la compréhension pour des cas, d'accepter que le public est une multiplicité de singularités au lieu d'une communauté uniforme d'égaux, d'appréhender et de traiter des difficultés pour lesquelles il n'est pas de règle à suivre. Le « public en personne » réclame l'engagement d'agents responsables, qui reçoivent, écoutent et répondent à des usagers individuels¹⁴¹. Un nouvel éthos du service public

139. Pour IJ, l'enquête sur la réussite de Météor est matière à discussion de l'autopsie de l'échec d'Aramis par B. Latour, *Aramis, ou l'amour des techniques*, Paris, La Découverte, 1992 ; Joseph I., *Météor*, op. cit., p. 46-47 et p. 54 : « Météor est né dégoulinant d'amour », quand Aramis est mort de désamour. IJ qualifie Météor de « sorte de résilience, un rebond après le malheur », « une grande manœuvre amoureuse »...

140. Joseph I., *Météor*, op. cit., p. 22-27.

141. Borzeix A., Fisher S., Fornel M. de, Lacoste M., *La réclamation*, Paris, Rapport DRAST et Ministère de l'Équipement, 1992.

se forme, pour qui refuser les faveurs et les dérogations ne signifie pas nécessairement récuser la validité d'une demande parce que trop particulière.

Dans *Météor*, IJ va plus loin encore que ce constat, partagé par d'autres depuis le début des années 1990, et propose des perspectives sur la coopération, l'organisation et la délibération, qui nous paraissent extrêmement novatrices. Il suit les travaux du réseau de « Langage et travail » et ceux d'O. Thiery, étudiant de Latour, qui étudie « les procédures de certification et les modes de stabilisation des innovations ». En suivant les « dynamiques de l'écriture et de la réécriture comme collectes organisées d'informations, et comme telles, productions de collectifs »¹⁴², Thiery montre la triple impossibilité de distinguer entre innovations quant aux contenus et aux productions des services, quant aux produits et aux formes professionnelles et organisationnelles, quant aux activités de conception, de production et de commercialisation. L'ethnographie des jeux d'écriture est une des façons de montrer les articulations de l'organisation entre train de se faire. Mais une organisation est aussi affaire de compromis, d'arrangements et d'accords. Nous ne restituons pas ici tous les éléments factuels sur lesquels s'appuie IJ, le lecteur pourra se reporter lui-même au second chapitre de *Météor*. IJ se démarque, nous semble-t-il, des lectures de la négociation en termes d'équilibre entre intérêts préconstitués ou en termes de jeux d'interactions stratégiques. Le donnant-donnant des avantages, des contreparties ou des compensations consentis de part et d'autre ne suffit pas à décrire la force instituante de la concertation, qui crée son propre horizon de sens commun. Mais le compromis n'est pas davantage le résultat d'un consensus délibératif, où le front des intérêts s'effacerait derrière l'écoute réciproque des arguments. Pour comprendre l'arrangement-conducteurs, IJ recourt, de façon inattendue, à *L'Arrangement des sexes* de Goffman¹⁴³. Il distingue trois dimensions. Celle de la structure : les espaces de possibilités sont plus ou moins verrouillés par des attributions préalables d'identités, de droits et de pouvoirs et par une histoire de la négociation, de ses acteurs et de ses coalitions – les conducteurs ont leurs « avantages sociaux », sont les « porte-parole de la sécurité ferroviaire » et ont leur place dans la gestion de la « paix sociale » de l'entreprise. Celle des relations interpersonnelles : en proposant aux conducteurs un statut de « surveillants d'exploitation », la direction prend acte de leur perte de maîtrise en relation à l'automatisation, les responsabilise à nouveau en en faisant les réparateurs des automatismes défailants lors des débriefings du PCC, et les sort de leurs cabines pour les mettre en contact en station avec les équipes et les voyageurs. Celle, enfin, de l'institution d'un « esprit d'équipe » : en amenant les différents agents à discuter de leurs horaires et de leurs activités, en créant

142. Joseph I., *Météor*, op. cit., p. 29 et la partie sur les scripts et les cadres dans le troisième chapitre, en part. p. 65 et s..

143. Goffman E., *L'Arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, 2002.

de nouveaux dispositifs en matière de technologies de communication ou d'organisation des roulements, en les rassemblant dans des débriefings, des systèmes d'identification sont instaurés et des dispositions interactionnelles ratifiées. De ces transactions, les « blocs socio-techniques » sont partie prenante, comme « agencements vulnérables » à activer et confirmer. Mais la métaphore latourienne de l'interobjectivité, capitale pour s'affranchir des illusions du dialogue intercompréhensif des philosophes et pour pointer les performances des actants matériels, n'est pas ici suffisante¹⁴⁴ pour rendre compte de ce qui fait « tenir » un accord et « concerne » ses parties. « Intéresser ou enrôler, c'est produire des rôles durables, fiables pour ceux qui auront à les tenir, c'est parier sur un avenir susceptible de confirmer ces intérêts et ces rôles. C'est cela la productivité de l'accord au-delà de son efficacité circonstancielle ». Et, IJ de retourner à un Goffman antithétique de celui qu'avait cru lire Habermas : « La dramaturgie de l'agir, ce n'est pas seulement l'habileté opportuniste des interactants (le jeu des apparences et les performances du face-à-face), mais le moteur de l'exploration de l'accord, son activation et son plan de consistance durable, sa création continuée¹⁴⁵. »

Ainsi naissent et pensent les institutions. Et ainsi la sociologie du travail et des organisations vient-elle alimenter la réflexion sur les publics.

L'imagination pragmatiste

Isaac Joseph s'était en effet, depuis le milieu des années 1990, replongé dans la lecture des auteurs pragmatistes, C. S. Peirce, W. James, J. Dewey et G. H. Mead. Ce retour n'a pas été solitaire : il a été accompli par un bon nombre de chercheurs qui se sont reconnus dans le « tournant pragmatique » des années 1980. L. Quéré y retrouve les prolégomènes d'une théorie behavioriste de l'expérience et de l'action. M. Callon ou B. Latour ont très tôt fait le lien entre la conception des publics et leur perspective des acteurs-réseaux. L. Thévenot s'en démarque dans sa tentative de fonder une

144. I. Joseph rencontrait dans la théorie de l'acteur-réseau la façon la plus aboutie de se démarquer d'une espèce de phénoménologie intersubjective. Mais il était en désaccord avec la compréhension, dans certains travaux du Centre de sociologie de l'innovation, de la question du public – même s'il avait fait sienne l'idée de M. Strathern d'une « prolifération du social », reprise par M. Callon, P. Lascoumes et Y. Barthe, *Agir dans un monde incertain*, Paris, Seuil, 2001. Cf. *Météor*, op. cit., en part. p. 43-47, pour une critique des limites de la « formule de l'interobjectivité » et du « parlement des objets » et une relecture des métaphores économique et militaire de l'« intéressement » et de l'« enrôlement » ; et cf. VSQ, 1998, p. 121, sur la différence entre ville et laboratoire. IJ avait en outre une grande admiration pour le livre coécrit par B. Latour et É. Hermant, Paris, ville invisible, Le Plessis-Robinson, Les Empêcheurs de penser en rond et Paris, La Découverte, 1998.

145. Joseph I., *Météor*, op. cit., p. 45.

sociologie des régimes d'engagement. Ils sont accompagnés à distance par les philosophes du Groupe d'études sur le pragmatisme et la philosophie américaine. IJ est l'un de ceux qui ont plongé le plus profond dans cette redécouverte, séjournant longuement en apnée dans les bibliothèques des Universités Johns Hopkins à Baltimore et Columbia à New York City. La ligne directrice de sa relecture était la notion de public, prise sous de multiples aspects, qui a ensuite ramifié vers d'autres questions, de la conviction et de la croyance, de l'expérience et de l'enquête, du gouvernement de soi, de l'induction morale et de la conversion religieuse. Elle a laissé son empreinte dans deux projets collectifs : le colloque de Cerisy « Cultures civiques et démocraties urbaines », en 1999, dont la publication, *L'Héritage du pragmatisme*, a donné lieu à un ensemble de textes sur le lien entre pragmatisme et sciences sociales ; la livraison de *La croyance et l'enquête*, conçue et engagée par IJ, et suite à sa disparition, menée à son terme par Louis Quéré et Bruno Karsenti, mettant en discussion philosophes et sociologues¹⁴⁶.

Plusieurs moments de cette réception et de cette application du pragmatisme par IJ nous paraissent saillants.

1. La reprise de l'héritage de Chicago, bien sûr¹⁴⁷ : à la place d'une sociologie du soupçon et de la dénonciation, une enquête sur les lieux publics de rencontre et de côtoiement, et au lieu de la figure du dominé, celle de l'homme marginal, figurant notre destin. Mais aussi l'assomption d'un « monde d'étrangers », selon la formule de L. Lofland¹⁴⁸, par la composition de colonies migrantes, qui fonde la vision pluraliste de la ville comme contiguïté entre « aires morales » ; et une fabrique urbaine de nouveaux styles de vie, qui fonde la métaphore expérimentaliste de la ville comme « laboratoire social ». Cela a été dit plus haut, la citoyenneté aujourd'hui est avant tout de l'ordre de la « mitoyenneté »¹⁴⁹. Mais il est une autre dimension de la sociologie de Chicago qui passionnait IJ, et qui a directement à voir avec le pragmatisme : c'est la question de la presse. Park, on le sait, avait été reporter¹⁵⁰ pendant une bonne partie de sa vie, puis le secrétaire de Booker T. Washington, poursuivant ses enquêtes sur la condition noire, aux États-Unis et jusqu'en Afrique, avant d'être invité par W. I. Thomas à rejoindre le département de sociologie et d'anthropologie de

146. Karsenti B., Quéré L., *La croyance et l'enquête*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2006, « Raisons pratiques », 15.

147. Joseph I., « Reconsidering Pragmatism and Chicago School », in J. Ockman, ed., *The Pragmatist Imagination : Thinking About Things in the Making*, Princeton, Princeton Architectural Press, 2000.

148. Lofland L., *Public Realm : Exploring the City's Quintessential Social Territory*, New York, Aldine Transaction, 1998.

149. Cf. infra « Pluralisme et contiguïtés ».

150. Lindner R., *The Reportage of Urban Culture : Robert Park and the Chicago School*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

l'Université de Chicago. Park a lui-même écrit plusieurs articles sur la presse, où il montre sa place cruciale dans le déploiement de publics, et a assuré la rédaction de *The Immigrant and the Press*¹⁵¹. IJ, qui ne dissociait pas sa recherche et son enseignement du commentaire de l'actualité. Il était très sensible aux arguments de Tarde et de Park sur le public et la presse. Lui-même avait cédé à la tentation journalistique, en s'impliquant dans l'édition lyonnaise de *Libération*, à laquelle il attachait tant de prix qu'il y avait gardé une rubrique après son retour à Paris. Les courants d'opinion, comme les modes et les rumeurs, se diffusent de préférence le long des voies de communication, encore que le bouche à oreille puisse déjouer les contraintes écologiques et les dévier vers d'autres cheminements réticulaires. Les organes de presse ne contrôlent pas les ondes d'« imitation » ou de « contagion » des croyances et des désirs. Ceux-ci n'obéissent pas à une logique de l'imposition idéologique ou de la surveillance panoptique. Ils radient, se concentrent autour d'auditoires spécifiques, mieux informés ou plus concernés, ils se contrecarrent les uns les autres, s'enroulent autour de « points de conviction » disjoints les uns des autres. Les médias ne sont alors rien d'autre que des « lieux d'élaboration conversationnelle »¹⁵² : ils donnent une visibilité aux affaires publiques, tout en œuvrant souvent à en détourner ; ils offrent des occasions de réflexion collective, même s'ils territorialisent leurs récepteurs dans l'espace domestique ; ils fournissent des connecteurs aux citoyens, au point que les mobilisations se moulent sur l'épine dorsale des nouvelles techniques de communication.

Les publics qui en résultent ne sont pas rassemblés dans des agoras disciplinées. Ce sont plutôt des grappes d'interactions dispersées, dont les principaux actants sont les médiateurs, traducteurs ou transcodeurs de l'accès à des artefacts sociotechniques. Les publics ne sont pas les détenteurs d'une rationalité communicationnelle. Mais des réseaux difficilement localisables, qui résultent de toutes sortes d'opérations d'information et de contre-information, de marketing et de propagande autant que de discussion et de délibération, de mode et de rumeur autant que d'activisme réfléchi. Ces publics, en outre, ne sont pas issus d'une mobilisation générale, par des agents porteurs des mêmes dispositions et des mêmes intérêts, mais touchent des multiplicités de personnes, dont les attitudes de réception et d'application sont des plus diverses et changeantes. IJ aimait l'expression d'un « droit à l'hésitation »¹⁵³ du Self, en lieu et place des envols universalistes du citoyen déterminé ; et les human interest news

151. Park R. E., *The Immigrant Press and Its Control*, New York, Harper and Bros, 1922.

152. Joseph I., PC, 1984, p. 69.

153. Qui évoquait sans doute pour lui la remarque de Deleuze sur Tarde, in *Différence et répétition*, Paris, PUF, 1968, p. 105 : « Ce que Tarde instaure, c'est la microsociologie, qui ne s'établit pas nécessairement entre deux individus, mais est déjà fondée dans un seul et même individu (par exemple, l'hésitation comme "opposition sociale infinitésimale" ou l'invention comme "adaptation sociale infinitésimale"). »

étudiées à Chicago par Carroll Clark ou Helen McGill Hughes s'avéraient aussi importantes à ses yeux que les démonstrations documentées pour happy fews. On est loin des affirmations à l'emporte-pièce de la théorie critique. La critique des médias est toujours possible et nécessaire. La concentration des capitaux et des pouvoirs dans cette « industrie culturelle », le monopole sur la production ou la distribution des nouvelles ou la collusion entre un organe de presse et une puissance financière ou politique, l'apparition de l'infotainment qui confond les genres de l'information et du divertissement, et la substitution des communiqués des agences de presse aux enquêtes et aux reportages approfondis sont du reste autant d'éléments remis en cause par les membres des publics eux-mêmes. Mais les médias ne sont pas des machines totalitaires, exerçant une emprise sans rémission sur les esprits, et leurs récepteurs n'apparaissent pas comme de pauvres hères impuissants et écervelés, subissant le tir nourri d'entrepreneurs et d'idéologues. Ils sont capables de se faire leur propre opinion dans des discussions, dans des groupes primaires ou des associations secondaires ; ils peuvent se mobiliser en vue de thématiser des problèmes publics et de réorganiser l'attention collective. Ils peuvent aussi voir leurs préjugés renforcés et ossifiés par des nouvelles complaisantes ou manipulatrices. Ils peuvent enfin perdre toute confiance dans les sources d'informations conventionnelles, entrer dans une logique paranoïaque du soupçon et guidés par les on-dit de la rumeur, ne plus croire en rien et se laisser flotter dans un monde où tout leur échappe – quand ils ne s'embarquent pas dans des mouvements de foule difficiles à maîtriser. La masse et la foule sont les points de fuite du public.

2. Le pragmatisme est notre école de pluralisme. La lecture par Durkheim des thèses de la philosophie pragmatiste dans son cours de 1913-1914¹⁵⁴ montre à quel point la république de l'École française de sociologie était éloignée de la version pragmatiste du public. Au lieu d'une société une, solidaire et indivisible, on aurait selon Durkheim une « multitude de petits groupements, de petits mondes sociaux qui parfois interfèrent, mais dont chacun vit d'une vie propre et reste, en principe, extérieur aux autres ». Un « univers débraillé », écrit-il avec dégoût, laissant entendre à quel point cette « république fédérative », aux liens faibles (connected loosely), s'oppose à son idéal de république solidaire, une et indivisible, cimentée autour de l'intérêt national. La thèse du « multivers pluraliste » que l'on retrouve dans les écrits de W. James, sans horizon de synthèse – JJ disait souvent son agacement vis-à-vis de certains retours de flamme hégéliens – est traversée par un sens du patchwork¹⁵⁵. Un « monde en processus, en archipel »¹⁵⁶, qui présuppose une autre ontologie et une

154. Durkheim É., *Pragmatisme et sociologie*, Paris, Vrin, 1955, p. 69-70. Cf. la lecture qu'en propose B. Karsenti, « La sociologie à l'épreuve du pragmatisme. Réaction durkheimienne », *La croyance et l'enquête*, op. cit., p. 317-349.

155. Lapoujade D., *William James. Empirisme et pragmatisme*, Paris, PUF, 1997

156. Deleuze G., *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, p. 110-111.

autre épistémologie. Avec les pragmatistes, le rapport de la connaissance et de l'action s'émancipe d'une théorie contemplative ou d'une théorie de la vérité comme copie ou correspondance. La connaissance est ré-ancrée dans des processus de définition et de résolution de situations problématiques – conduisant à la restauration d'un « accord pratique » avec les choses et les autres, une convergence de circonstance entre perspectives, qui n'annule pas la pluralité des manières de faire, de voir et de dire. Mais cette attitude est distincte du projet, par la quête du consensus délibératif, de refonder des communautés politiques, d'instituer une politique rationnelle ou de redonner la parole au peuple. « L'accord que vise le chercheur avec ce qu'il observe est tout à la fois politique et pratique : il ne se donne pas un idéal de familiarité, et ce n'est pas un état d'immersion ou d'intégration, mais un désir et une croyance, un mouvement du deux en un de la pensée intégrée, de la pensée soucieuse de son impuissance, incapable de monter en généralité en mobilisant les vocabulaires disponibles.¹⁵⁷ ». Dewey et Mead sont trop vite récupérés par les philosophes et les ingénieurs de la délibération. L'agrément des pragmatistes n'a pas l'aplomb de l'expertise ou du militantisme. La microsociologie d'IJ ouvre à une micropolitique. Elle lance des concepts et avance des propositions porteurs d'une tension vers un à venir, elle ne vaut que par ses entorses aux « vocabulaires disponibles », elle décrit, explore et projette autrement. Elle est « initiative d'agir ». Elle navigue, parfois à vue, au coup par coup d'une piecemeal technology, parfois avec un peu plus de hauteur, non sans heurter des verdicts populaires ou élitaires. Sans renoncer aux exigences de l'empirisme, en dialogue avec des objets matériels autant qu'avec des vivants, outillés et loquaces ou non, elle tente d'aller au-delà de la stérilité des copies positivistes et d'aider, si possible sur un mode coopératif, à faire émerger un autre monde.

Durkheim, d'ailleurs, prend acte de la critique pragmatiste de la vérité comme adéquation, et saisit que dès lors que l'on quitte ce registre de la mimesis, « ce n'est pas derrière l'idée qu'il faut chercher le critère de sa vérité, mais devant elle ». La croyance est « un facteur de la réalité à venir »¹⁵⁸. « Croyances actives ou convictions pratiques, [elles] nous permettent de stabiliser les mondes de l'action par réduction de la complexité (c'est la fonction de la confiance chez Luhmann ou de l'implication chez Grice), de saisir les occasions, d'agir à propos dans un moment d'action ou dans un jeu de circonstances »¹⁵⁹. Se dessine alors une pensée de l'occasion – le « tychisme » de Peirce – qui ne fait pas son deuil de l'objet transcendantal, à jamais inaccessible, mais qui le transforme en un « indéfiniment à découvrir », vers lequel elle se sait toujours tendue. Ce point est crucial pour ne pas confondre l'éloge de l'enquête et de l'expérimentation avec une sorte d'instrumentalisme techno-scientiste.

157. Joseph I., *La ville sans qualités*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1998.

158. Durkheim É., *Pragmatisme et sociologie*, op. cit., p. 88.

159. Joseph I., « Les croyances et la crédibilité du sociologue », art. cit., 2000.

Le monde est fait de moments singuliers, quand l'attention se ramasse, se concentre et se focalise, relié par une infinité de conjonctions virtuelles à d'autres moments. Les croyances stabilisent une perspective, la préservent de la dispersion le long de franges contextuelles, assoient un monde, mais elles sont promises à être bousculées par de nouvelles rencontres ou de nouveaux événements, ou à être transformées par l'exercice de l'observation et de la réflexion. La pensée est alors une déambulation entre les êtres. Elle ne peut s'arracher au contexte de ses expériences et de ses activités. Elle assiste aux procès d'association, de coopération et de communication entre humains et non-humains dont elle rend compte. « James oppose souvent ce caractère ambulatoire de la pensée, au caractère saltatoire que suppose la conception discontinuiste de l'univers »¹⁶⁰. Selon IJ, cette déambulation est à penser « comme déplacement (l'homme comme être de locomotion est un explorateur et un lecteur d'indices dans un milieu toujours partiellement étranger ou intellectuellement opaque), et au sens figuré, comme une capacité à la réorganisation des perspectives dans toute communication (adopter le rôle d'un autrui ou de l'autrui généralisé, dans la distinction introduite par Mead entre play et game) »¹⁶¹. La pensée suit les plis du monde, en se portant vers d'autres points de vue ; et elle déplie et replie son point de vue, en y faisant jouer tous les autres. Elle fait le monde qui la fait, mais pas comme pur esprit, comme intervalle entre des corps s'associant, coopérant et communiquant avec d'autres corps.

3. La reconnaissance de ce mode de pensée impose une autre pratique des sciences sociales. Que faut-il entendre par ethnographie coopérative¹⁶² ? Isaac l'ignorait peut-être, mais E. C. Lindeman avait utilisé l'expression d' « observation coopérative » dès 1924 pour qualifier ce que l'usage a fixé depuis comme « observation participante ». L'enquête a un caractère dialogique, dira-t-on plus tard, et lorsque l'on tournera l'attention des échanges discursifs vers les actions et les interactions qui la font, on la recadrera comme une coopération située entre enquêteurs et enquêtés. Pour en donner un exemple, depuis plusieurs années, à la faveur d'un accord Capes-Cofecub entre l'Université Paris X et l'Université fédérale fluminense de Niteroi, Rio, monté par IJ et Roberto Kant de Lima¹⁶³, des collègues brésiliens, chercheurs et doctorants, rassemblés autour de Marco Antônio Mello, mènent une enquête sur Belleville. Ils ont choisi quatre points d'observation – un « café kabyle », un centre social qui monte des pièces de théâtre sur le racisme avec les enfants du quartier, un immeuble rue Lesage dont ils suivent l'histoire depuis le XIXe siècle et qui a été rénové dans le cadre de réhabilitation du quartier, et une église protestante, de

160. Durkheim É., *Pragmatisme et sociologie*, op. cit., p. 107.

161. Mead G.-H., *L'Esprit, le soi et la société* (1934), Paris, PUF, 2006, III, 20.

162. Expression qu'IJ aurait rencontrée chez U. Hannerz, *Explorer la ville*, op. cit., p. 78.

163. Mello M. A., Valladares L. P., Kant de Lima R., Berocan Veiga F., « Si tu vas à Rio ! Isaac Joseph et l'expérience brésilienne », in *Itinéraires d'un pragmatiste*, op. cit..

plus en plus évangélique, qui accueille des membres des communautés asiatiques et africaines. Leurs enquêtés sont pour une part devenus des collègues de travail, qui se sont impliqués personnellement dans la recherche, produisent des documents, rassemblent des archives, écrivent des mémentos et cosigneront pour certains d'entre eux l'analyse finale. Mais IJ va au-delà encore, quand il parle d'ethnographie coopérative. Il se réfère aux social settlements, en particulier celui de Jane Addams à Chicago, qui couplait à la fois la prise d'initiatives en direction de quartiers défavorisés et l'enquête sociologique, en innovant en matière de cartographie, d'analyse de documents personnels ou d'étude de cas sociaux¹⁶⁴. La coopération n'est pas seulement d'ordre scientifique : elle peut porter, au-delà, sur la redéfinition de biens publics et la création des modes de leur réalisation. Quand par exemple, des sociologues collaborent, *mano a mano*, avec des « intellectuels exploitants » de la RATP, avec d'anciens poinçonneurs, conducteurs et assureurs devenus des « surveillants d'exploitation », « développeurs » et « négociateurs » de choc, qui s'interrogent sur la transformation de leur métier et de leur entreprise¹⁶⁵ ; ou quand ils suivent de près les travailleurs sociaux qui aident des SDF dans les rues de Paris, et organisent des rencontres entre membres du Samusocial, médecins, bénévoles et sans-abri, pour mieux spécifier les actions à engager et améliorer l'offre de « services »¹⁶⁶.

Pour la préparation du numéro de *Raisons pratiques*, sur La croyance et l'enquête, IJ avait fait parvenir un texte programmatique aux futurs participants : « La théorie pragmatiste de l'enquête et ses conséquences ». Le pragmatisme, en instituant depuis Peirce un « socialisme logique », posant un « procès sans fin d'enquête », par une « communauté indéfinie », exposée à l'« infiniment connaissable », a révolutionné le sens des concepts de logique, croyance, habitude ou intérêt. Dans un mouvement analogue à B. Latour, en ancrant son raisonnement dans des éléments de la tradition pragmatiste, IJ évoque « l'élargissement des intérêts de connaissance et des habitudes d'action à tous les partenaires conversationnels que sont les choses et les êtres : ces derniers deviennent les nouveaux élus du parlement des explorateurs ». Une « communauté de croyants »¹⁶⁷ se constitue, jusqu'à nouvel ordre, autour d'une croyance commune et s'engage, sur ce fondement, dans une action concertée. La réflexion menée par Goffman sur la feinte, le soupçon et le doute, le jeu, la supercherie et le rituel, qui avait trouvé une nouvelle mouture avec la découverte de l'inventivité et de la vulnérabilité des opérations de cadrage, prend alors un nouveau

164. Joseph I., « Du bon usage de l'École de Chicago », *VSQ*, 1998, p. 71-87.

165. Thierry O., « Diagnostiquer les devenirs du métro à travers Météor. Ethnologie et prospective avec Isaac Joseph », in *Itinéraires d'un pragmatiste*, op. cit..

166. Dans une démarche qu'IJ avait engagée et qui est poursuivie par deux de ses anciens étudiants, Erwan Le Méner et Edouard Gardella. Le projet se dessine d'une ethnographie coopérative de l'action publique.

167. Cf. infra, « L'athlète moral et l'enquêteur modeste ».

sens. Au lieu de livrer, lecture la plus commune, la formule d'un interactionnisme stratégique (le Self se déguise pour mieux manipuler et duper ses partenaires), ou tout simplement, au lieu de se limiter à parler des tours de passe-passe de la rencontre (Attention ! Un Self peut en cacher un autre !), elle initie à la fragilité et à la plasticité du sens de la réalité. Une réalité à jamais indéterminable, parce que sans cesse enrichie par de nouvelles transactions, et partant, de nouvelles enquêtes. Goffman est replacé dans l'héritage du pragmatisme. L'observation devient un maître mot. Observation du regard baladeur au quotidien, du regard exercé de l'ethnographe, du regard appareillé de l'expérimentateur, ou encore, observation distribuée et instituée dans ces équipes que l'on qualifie d'Observatoires... les social settlements d'aujourd'hui. « Repenser la place de l'observation, c'est inévitablement reconstruire la philosophie ». Il était gagné aux mots d'ordre de l'observation ethnographique. L'ethnographie coopérative, formule appropriée à la vie des publics, fait jouer les uns dans les autres une multiplicité de points de vue, et s'étend par les procédés de l'induction analytique et de l'« induction morale », pour fonder de nouveaux points de vue cognitifs et normatifs. Elle préfigure une « communauté à venir », toujours susceptible de s'élargir, d'inclure de nouveaux membres et de nouvelles perspectives.

4. *The Public and Its Problems*¹⁶⁸ de J. Dewey reste un livre crucial pour repenser le politique. L'enquête sur les problèmes publics, prise non pas comme un champ de la discipline sociologique, mais comme l'emblème de l'expérience démocratique, toujours en train de se faire, d'ébranler les repères de la croyance et de rendre l'évidence problématique, permet de se départir des représentations usuelles de l'action collective ou de la société civile. Un trouble, un malaise, un embarras, une crise de la vie quotidienne donnent lieu à des processus d'association, de coopération et de communication, qui forment ce que Dewey appelle des « publics », en conformité avec les pratiques civiques de l'ère progressiste. Ils vont petit à petit cerner la définition d'une situation problématique, en recourant à des méthodes d'enquête, de délibération, d'expérimentation et d'innovation sociale, technique ou institutionnelle. Ils façonnent notamment de nouvelles figures du bien public et montent de nouveaux dispositifs d'action publique, qui peuvent à terme se stabiliser, produire de nouvelles cartographies du monde et engendrer de nouveaux équipements du public. La figure de la « communauté d'explorateurs », fixée par Peirce dans l'activité scientifique, est transférée dans l'arène politique, et élargie en une communauté d'observateurs, de témoins, d'enquêteurs, de mesureurs, d'expérimentateurs, de commentateurs, utilisant toutes sortes d'outils pour explorer les situations, rassembler des données, attester des phénomènes, produire des catégories, aligner des chiffres – et recourant à toutes sortes de formats dramatiques, rhétoriques ou narratifs pour persuader et convaincre leurs

168. Dewey J., *Le public et ses problèmes* (1927), Pau, Presses de l'Université de Pau, et Tours, Léo Scheer/ Farrago, 2003.

auditoires. Cette modalité d'existence des publics n'est pas celle du dialogue en face à face et de la quête de consensus rationnel d'Arendt ou Habermas. Elle ne se pense pas sur le modèle de l'agora ou du forum, mais sur celui de réseaux de liens faibles, de dispositifs socio-techniques et de confrontations experts-profanes. La qualité des personnes qui constituent les publics est elle-même dépendante du type de comportement collectif qui y a cours et du type d'échelles affectives, cognitives et normatives qui y sont impliquées. L'individu rationnel de la société marchande ou l'individu citoyen de la société politique n'y sont pas donnés a priori : de la nature du public dépendent les types de membres qui le forment, les compétences qu'il façonne et les relations qu'il engendre.

Le public est fait d'agencements d'association, de coopération et de communication, trouvant parfois les voies d'une institutionnalisation, mais sans jamais se fixer, dont les traces doivent être pistées, à travers leurs performances et leurs défaillances, leurs consensus et leurs ruptures – et tous les cadrages, modalisations et fabrications de l'expérience qu'ils induisent¹⁶⁹. Le public est un processus de publicisation, une toile réticulaire en train de se déployer, qui ne vit que des connexions qui l'animent, par où il se configure, se fait, se montre et s'énonce. C'est un collectif en intervalles, qui se déterritorialise sitôt qu'il se territorialise, qui croît en flux ou en ondes, comme Park le disait à propos de l'opinion publique et du comportement collectif, tout en générant de l'institution. Le public est une multiplicité de chaînes d'interaction, d'avènements de signes et d'organisations du pouvoir, qui précipitent en circonstances d'action – un collectif en ramifications, sans queue ni tête, sans centre ni bord, un emmêlement de lignes de force et de sens. Monde de connexions arborescentes, « systèmes acentrés, états chaotiques », tout en événements d'agir, de voir et de dire. Cette puissance de prolifération non contrôlable, que les coups d'arrêt relancent dans de nouvelles directions, est impossible à épingleur comme un sujet ou un objet, n'est justiciable d'aucun modèle structural ou génératif. Certains pourraient y voir une contiguïté avec ce que Deleuze disait du « plan de consistance »¹⁷⁰, et y reconnaître les principes de connexion, d'hétérogénéité, de multiplicité et de rupture a-signifiante, de cartographie et de décalcomanie¹⁷¹ : le public serait rhizomatique. Ils retrouveraient dans le mouvement la monadologie de Tarde, que Deleuze relisait très tôt, cette « dialectique de la différence et de la répétition, qui fonde sur toute une cosmologie la possibilité d'une microsociologie »¹⁷². Repérant dans les mécanismes liés de « répétition, opposition et adaptation » dans *Les lois sociales* une philosophie de la Nature, bien au-delà de

169. Goffman E., *Les cadres de l'expérience*, op. cit..

170. Deleuze G., *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991.

171. Deleuze G., Guattari F., *Rhizome*, Paris, Minuit, 1976.

172. Deleuze G., *Différence et répétition*, op. cit., p. 105.

l'interpsychologie où on la cantonne – une cartographie des flux de différences infinitésimales, dont procède la société, intégrant « les petits idées des petits hommes, les petites inventions et les interférences entre courants imitatifs ». Puis remettant notre auteur au travail dans le chapitre « Micropolitique et segmentarité » de *Mille Plateaux*¹⁷³, et l'associant à la figure de Foucault, en repérant une analogie entre microsociologie tardienne et microphysique foucauldienne¹⁷⁴.

Sur ce point, IJ a dit sa différence dans « Résistances et sociabilités » et l'a redite encore jusque dans ses derniers écrits. Le *Tarde de L'opinion et la foule*¹⁷⁵, cousin de celui de Park dans sa thèse de doctorat¹⁷⁶, n'est pas au service d'une microphysique du pouvoir ou d'une critique de la domination, mais de la compréhension de la vie publique. Le public est défini par Tarde comme une « foule dispersée, où l'influence des esprits les uns sur les autres est devenue une action à distance », même s'il abrite la « forme », au sens simmélien, la plus élémentaire de la socialité : la conversation. Longtemps avant la redécouverte du double flux de communication par E. Katz et P. Lazarsfeld, Tarde voyait le mécanisme de formation de l'opinion publique dans cette « contagion sans contact », médiatisée par la presse, entre individus isolés et inconnus les uns des autres, redoublée par la communication entre proches, dans le face à face de la conversation, à propos des nouvelles. Dans un monde de dispersion des informations, des croyances et des habitudes, le public apparaît comme l'événement inattendu d'une « simultanété de convictions ». Pas de mobilisation totale du « peuple » en insurrection, ni de tactiques de résistance de la « plèbe » aux disciplines, pas de réduction au silence de « dominés symboliques », ni de projet d'auto-organisation émancipatrice. Mais des dynamiques multiples d'articulation de nouvelles arènes publiques, sans garantie de résultats concrets, et l'espoir – par excellence, la posture affective et morale du pragmatisme – de l'émergence de « petites inventions », situées, distribuées et coopératives, qui s'intègrent à des dispositifs d'action publique, et qui rendent le monde plus vivable.

« Il s'agit bien, à un moment donné, dans des lieux très réels, dans une conjoncture on ne peut plus concrète, d'une position à tenir »¹⁷⁷. À cela, Isaac excellait. Il tenait des « positions ». Il prenait des « initiatives ». Sans se départir de sa réserve, en organisant les circonstances de rencontres, d'événements et de

173. Deleuze G., Guattari F., *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1989, chap. 9, p. 269.

174. Deleuze G., Foucault, Paris, Minuit, 1986, p. 77 et s.. Deleuze a lui-même diagnostiqué le développement de « sociétés du contrôle », aujourd'hui explorées par la revue *Multitudes*.

175. Tarde G., *L'Opinion et la foule* (1901), Paris, PUF, 1991.

176. Park R. E., *The Crowd and the Public* (1904), Chicago, University of Chicago Press, 1972.

177. Deligny F., *Les vagabonds efficaces*, op. cit., p. 150.

coopérations, dont de l'inédit devait surgir. Et en mettant en amitié de l'intensité dans chaque moment. Là aussi, tu nous manques, Isaac ! Nous n'irons plus fumer la chicha, boire des citronnades et rigoler sur les terrasses de Belleville...

Table des matières
Isaac Joseph
L'Athlète moral et l'enquêteur modeste
Daniel Cefaï (ed.)
Paris, Economica, 2007

Préface

De la microphysique du pouvoir à l'ethnographie coopérative : itinéraires d'un pragmatiste

1. Tarde, Simmel, Goffman : la Sainte Trinité

Esquisses simmeliennes : les convictions de la coquette et la culture de l'argent
Le monde comme féerie de Gabriel Tarde.
Erving Goffman et le problème des convictions
Asiles. Le reclus, le souci de soi et la folie dans la place

2. Des disciplines à la publicité : résistances, sociabilités, civilités

Résistances et sociabilités
Éléments pour l'analyse de l'expérience de la vie publique
L'organisation sociale de l'expérience (avec Louis Quéré).

3. Épreuves microsociologiques : engagements, interactions, vulnérabilités

Les vocabulaires de l'engagement
L'ordinaire. Le regret et l'excuse
Intermittence et réciprocité. La folie dans la place

4. L'étranger, le marginal : expériences migratoires et ethniques

Le migrant comme tout venant
Situations migratoires et double appartenance culturelle
Urbanité et ethnicité
Communautés ethniques et entrepreneurs ethniques (avec Jeremy Boissevain, Jochen Blaschke, Hanneke Grotenberg, Ivan Light, Marlene Sway, Roger Waldinger, Pnina Werber)

5. La ville, bien commun : accessibilité, communauté et publicité

Politique de la ville. Le bien commun des villes
Habiter une ville accessible. Des usages à la conception (avec Louis-Pierre Grosbois)

Décors et rituels de la mémoire collective d'après Maurice Halbwachs

6. Écologies urbaines : lieux sensibles, lieux mouvements

Espace public, monde sensible

Le nomade, la gare et la maison vue de toutes parts

Le bureau de poste. Écologie d'un espace de services publics

7. Pragmatique des activités : Coordinations et ajustements au travail

Les connaisseurs de l'urbain. L'assurance du réseau routier RATP

Le temps partagé. Le travail du machiniste-receveur

Attention distribuée et attention focalisée. Les protocoles de la coopération au Poste de Commande Centralisé de la ligne A du RER

Activité située et régimes de disponibilité

8. Héritages du pragmatisme

Le ressort politique de l'assistance, l'expérience de l'induction morale. Sur l'ethnographie des SDF

Pluralisme et contiguïtés

L'athlète moral et l'enquêteur modeste

TABLE DES MATIERES
Itinéraires d'un pragmatiste
Autour d'Isaac Joseph
Daniel Cefaï, Carole Saturno (eds)
Paris, Economica, 2007
Table des matières

Sommaire

Parcours : *Simmel, l'écologie urbaine et Goffman*
Isaac Joseph

Première partie
Les tribulations intellectuelles d'Isaac Joseph

Au tournant des années 1980, en venir à l'interaction et à la ville. Moments d'exploration et travail conceptuel.

Alain Battegay

Trois moments d'un étrange voyage
Philippe Fritsch

Le fou, le passant, l'agent, le concepteur
Anne Querrien

Sur le chemin du conatus
Pierre Lassave

Isaac Joseph, un sociologue prospectiviste
Edith Heurgon

L'hypertrophie de l'œil. Pour une anthropologie du « passant singulier qui s'aventure à découvert »

Marc Breviglieri, Joan Stavo-Debaugé

Deuxième partie
Microsociologies de la vie publique

Isaac Joseph : la politique depuis Goffman
Samuel Bordreuil

Principe de publicité et confiance dans les institutions
Louis Quéré

« Ticket chic, ticket choc »
Gilles Jeannot

« Faire avec » *ou l'éloge de l'émergence*
Jean-Paul Payet

Malentendus ordinaires, malentendus sur l'ordinaire
Patricia Paperman

L'empreinte d'Isaac Joseph. Explorations croisées
Alexandra Bidet, Manuel Boutet, Frédérique Chave, Arnaud Hédouin, Sonja Kellenberger, Eloi Le Mouël, Claire Magimel, Muriel Paupardin, Yann Renaud

Troisième partie **Homo urbanus, homo metropolitanus**

Diagnostiquer les devenirs du métro à travers « Météor ». Ethnologie et prospective avec Isaac Joseph
Olivier Thiery

Penser d'ici, penser d'ailleurs. Vers une anthropologie pragmatique des SDF
Pascale Pichon

L'urbain depuis une perspective nomade
Michel Kokoreff

Si tu vas à Rio ! Isaac Joseph et l'expérience brésilienne
Marco Antônio Mello, Licia Valladares, Felipe Berocan Veiga, Roberto Kant de Lima

L'engagement à l'épreuve de la vulnérabilité chez « l'animal borné des villes »
Pedro José Garcia Sanchez

Vers une ethnographie coopérative. Trouver sa place dans « la ville en train de se faire »
Stéphane Tonnelat, Michèle Jolé, William Kornblum

Bibliographie d'Isaac Joseph